



Claims Conference Holocaust Survivor Memoir Collection

Access to the print and/or digital copies of memoirs in this collection is made possible by USHMM on behalf of, and with the support of, the Conference on Jewish Material Claims Against Germany.

The United States Holocaust Memorial Museum respects the copyright and other intellectual property rights associated with the materials in its collection and makes good faith efforts to determine the copyright status of such materials. The Museum has a good faith belief that the materials in this collection may be made publicly available. The Museum welcomes additional information about copyright status. If you have additional information or concerns about the copyright ownership of materials in this collection, please contact the Museum's Library by phone at 202-479-9717 or by email at reference@ushmm.org.

MARGUERITE ACHER

MEMOIRES

I^{ère} PARTIE. LA PERIODE HEUREUSE D'AVANT-GUERRE

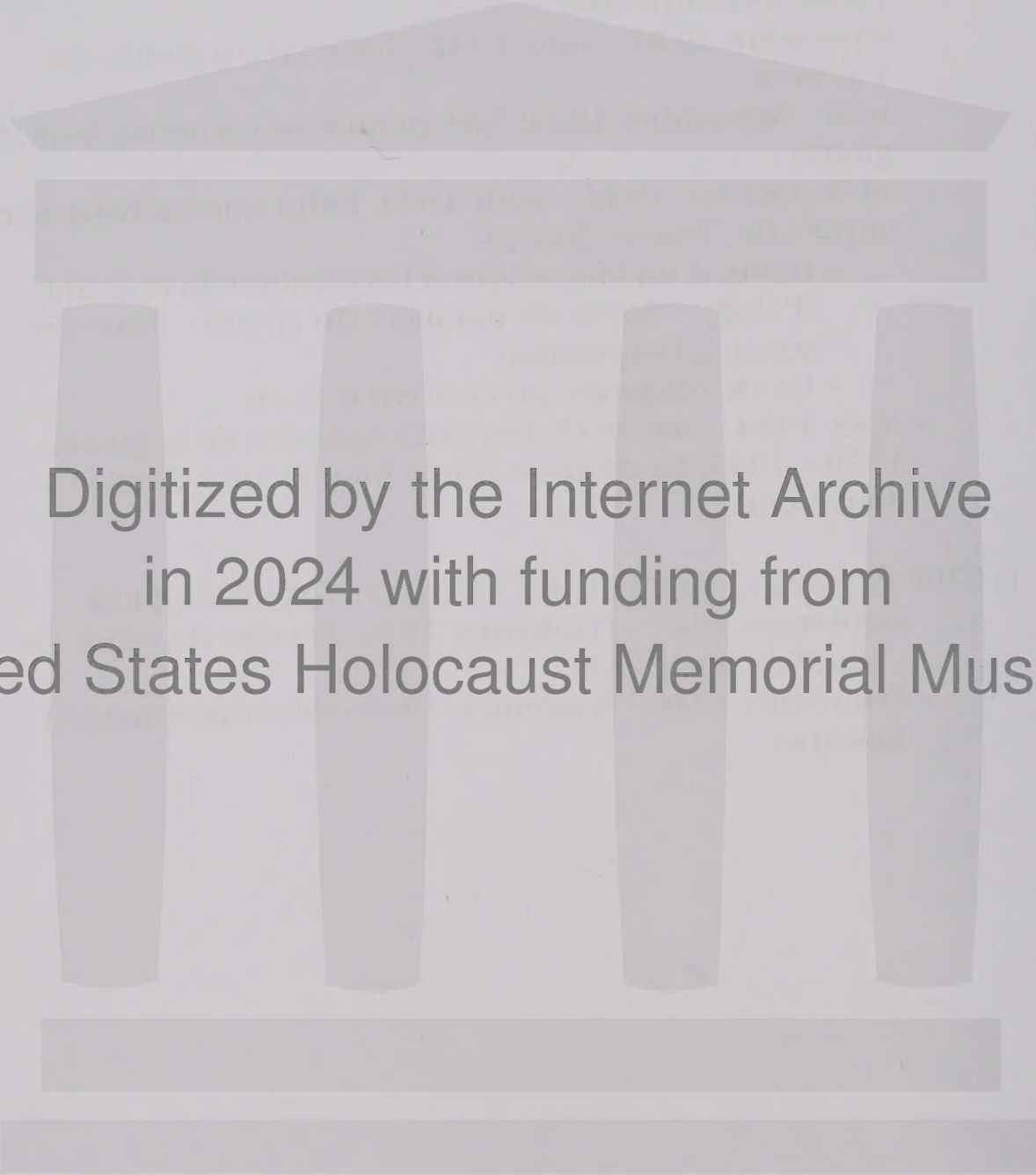
- Mon enfance sans histoire dans une famille aisée de la bourgeoisie juive de Varsovie

I^{lème} PARTIE. LA PERIODE TRAGIQUE DE LA GUERRE

- Septembre 1939 - Septembre 1940: Le début de la guerre: Premières difficultés
- Septembre 1940 - Août 1942: Notre vie au ghetto de Varsovie
- Août - Septembre 1942: Mes premières cachettes hors du ghetto
- Mi-Septembre 1942 - Août 1944: Enfin une cachette sûre auprès de "Bonnes Soeurs"
 - Début d'un long séjour à l'orphelinat du couvent d'Elody
 - Sortie de ma mère du ghetto
 - Suite du séjour à l'orphelinat
 - La vie religieuse au couvent d'Elody
- Août 1944 - Mai 1945: Derniers épisodes de la guerre
- 1939 - 1945: La destinée d'une famille juive dans la tourmente

II^{lème} PARTIE. LA PERIODE INCERTAINE D'APRES-GUERRE

- Printemps 1945 - Printemps 1946: Reprise de notre vie familiale à Varsovie
- Printemps 1946 - Printemps 1949: Mes trois années à Londres.



Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
United States Holocaust Memorial Museum

<https://archive.org/details/bib292823>

1ère PARTIE

LA PERIODE HEUREUSE D'AVANT GUERRE

MON ENFANCE SANS HISTOIRE DANS UNE FAMILLE AISEE DE LA BOURGEOISIE JUIVE DE VARSOVIE

Un double patronyme germano-slave.

Ma famille, originaire de Pologne, s'appelait "Frydman". Mais mon père avait en plus de ce nom germanique, un pseudonyme polonais. Il s'appelait Roman Frydman "Mirski", selon une traduction littérale de son nom initial. "Fryde", paix en allemand, correspond à "mir" en polonais (comme en russe). En 1920, mon père avait rejoint la Légion Pilsudski qui combattait les Russes sur les frontières de l'est. Il s'y était présenté sous ce pseudonyme de Mirski qu'une législation ultérieure lui permit de garder.

1930. Naissance à Paris: Un double prénom chrétien.

Je suis née en 1930 à Paris alors que mon père y préparait un diplôme de droit international. Ma mère s'était persuadée qu'elle aurait un fils comme mon père le désirait. Aussi lors de ma naissance, aucun prénom de fille n'avait été prévu.

Une des soeurs de ma mère, morte à dix-huit ans de phtisie galopante, s'était appelée Marie comme ma grand-mère. Fidèle à ce souvenir, ma mère demanda à l'employée de l'état civil de lui soumettre des prénoms composés avec Marie. "Marie-Thérèse? - non, Marie-Thérèse a été une impératrice nuisible pour mon pays, je n'en veux pas! ; Marie-Madelaine? - non, une trop grande pécheresse; Marguerite-Marie? - d'accord, Marguerite-Marie, c'est bien".

C'était un double prénom tout imprégné de catholicisme. Mais à l'époque, un grand snobisme régnait en la matière dans certaines familles juives de Pologne qui tendaient à l'assimilation. Et les prénoms chrétiens étaient choisis pour les enfants.

J'ai à ce propos un souvenir du ghetto de Varsovie. Les Allemands avaient exigé que les habitants indiquent leurs noms sur la porte de leur logement. Je me rappelle la liste du nôtre: les noms étaient juifs et les prénoms chrétiens. En ce qui nous concerne, il y avait: Frydman Marguerite-Marie, Frydman Irena-Christina (ma soeur née à Varsovie en 1936). On nous disait: "Vous n'êtes pas Juives". "Christina", c'était le comble, puisqu'étymologiquement, ce prénom se rattache à "chrétien". Pourtant nos familles étaient juives et bien juives.

Des grands-parents paternels très aisés

Mes grands-parents paternels appartenaient à une bourgeoisie juive très aisée de Pologne. Mon grand-père s'appelait Maurice Frydman, ou pour ses coreligionnaires, Moyshe Frydman. Il venait d'une petite ville de l'est de la Pologne où était né Ben Gourion (Pinsk). Il fit des études de droit à Varsovie et y devint un brillant avocat. Il s'était spécialisé dans un domaine nouveau, celui des accidents de chemins de fer. Les chemins de fer appartenaient alors à des compagnies privées auxquelles, en cas d'accident, étaient faits des procès pour l'obtention de dédommagements.

Mon grand-père put acquérir une fortune considérable. Il était bien connu dans la communauté juive et respecté comme un homme riche pouvait l'être. Il fit construire à Varsovie un grand ensemble appelé "Passage Frydman" qui abritait des ateliers de fourreurs. Mon grand-père se montrait toujours particulièrement généreux. Un jour, il entendit un jeune homme jouer du violon. Frappé par les dons du jeune homme, il décida aussitôt de financer sa formation. Le nom du violoniste est à présent gravé à Tel Aviv sur le mur d'une grande salle de concert.

Ma grand-mère paternelle, Paolina, était issue d'une grande famille de Juifs polonais, les Mendelssohn. Elle avait passé son enfance dans la propriété familiale de Blanowitz, toute proche de la fameuse ville de pèlerinage marial de Czestochowa. A cette époque, les Juifs n'avaient pas le droit de posséder des terres. Mais les Mendelssohn jouissaient de certains privilèges comme d'autres familles juives très connues en Pologne, les Nathanson, les Winawer, les Luxembourg apparentés à la famille de ma grand-mère (et dont était issue la révolutionnaire Rosa Luxembourg).

Dans l'ensemble, la noblesse polonaise se tenait à l'écart des Juifs. Mon père me raconta un jour une anecdote révélatrice de cette tendance. Alors qu'il devait se rendre en province pour plaider, il était descendu dans le même hôtel que le comte S. Mirski. Ayant appris que mon père s'appelait comme lui, le comte lui téléphona de sa chambre pour lui demander de quelle famille Mirski il était. Mon père répondit: de la famille Frydman. Le comte, devenu glacial, raccrocha aussitôt.

Malgré l'attitude généralement distante de la noblesse, quelques mariages mixtes purent avoir lieu pour des questions d'intérêt. C'est ainsi que trois des cousines Mendelssohn de mon père se marièrent à des nobles dont il fallait redorer le blason. Je me souviens surtout de l'une d'entre elles qui était devenue comtesse. Elle eut six fils dont quatre devaient mourir lors de l'Insurrection héroïque de Varsovie en 1944.



Fontaine élevée en l'honneur de la famille Mendelsohn
à la mémoire de la défunte Maurycowa Frydman



La tombe de S. Mendelson



Tableau de ... - Musée de Gascogne / Insurrection 1863
 contre les Russes
 Rabbini Maisels - cousin de Paulina Mendelssohn -

L'union de mon grand-père avec ma grand-mère Paolina Mendelssohn fut particulièrement heureuse, alors que mon grand-père avait déjà connu un échec conjugal. D'un premier mariage rapidement dissout, il avait eu un fils qui, par la suite, se convertit et épousa une Polonaise chrétienne. De son second mariage, il eut quatre enfants, une fille Fanny, et trois fils, Alfred, Paulin et Roman, mon père. Malheureusement, la mort frappa ma grand-mère dès 1905.

La mort de ma grand-mère paternelle

Ma grand-mère paternelle mourut relativement jeune, le 22 mai 1905. Mon grand-père en ressentit un vif chagrin. Il confia ses quatre enfants à la soeur de sa femme, ma grand-tante Hélène. Mon grand-père, comme toujours très généreux lui versa une pension considérable. C'est ainsi d'ailleurs que mon grand-oncle, qui était pourtant sorti de l'École Polytechnique de Riga, cessa de travailler.

En mémoire de son épouse défunte, mon grand-père fit édifier une fontaine au cimetière juif de Varsovie. Par ailleurs, il commanda à un orfèvre, pour chacun de ses enfants, un petit médaillon émaillé en forme de coeur et cerclé d'or. Un portrait de la défunte y était délicatement peint. Un de ces quatre merveilleux petits bijoux a été miraculeusement préservé au travers des tourmentes de la guerre qui devait détruire toute une communauté juive et ses souvenirs. A lui seul, ce bijou témoigne d'un heureux passé définitivement révolu. En tant que tel, il éveille bien des nostalgies.

La passion du jeu de mon grand-père paternel

Après la mort de ma grand-mère, mon grand-père, très marqué par le chagrin, se mit à jouer. Il perdit alors beaucoup d'argent. Il perdit même l'immeuble de Passage Frydman en le jouant au poker avec le Comte Cz. Les Juifs de Varsovie disaient: "Ce n'est pas possible qu'un Juif perde une telle fortune avec un comte!" D'habitude c'était le contraire qui se produisait! Pendant la guerre, quand les Allemands nous mirent à la porte de notre appartement, ils vidèrent les meubles et les coffres. Le parquet se trouva jonché de petites cassettes qu'avant la guerre mon grand-père se faisait ouvrir le soir par un serrurier pour en sortir l'argent et aller le jouer.

Il n'y a vraiment pas lieu d'attacher de l'importance à la fortune. On dit en Pologne: "Un jour on est sur le cheval, et le lendemain, on est sous le cheval". La roue tourne ...

Des grands-parents maternels modestes

Mes grands-parents maternels étaient d'une condition sociale assez modeste. Mon grand-père maternel Isaac s'appelait aussi "Frydman". Pourtant sa famille n'avait rien de commun avec celle de mon père. En Pologne, les Frydman, c'étaient comme les Dupont en France. Le nom était très courant.

Mes grands-parents maternels vivaient à Lublin (à l'est de la Pologne), où mon grand-père était marchand de blé. Ils eurent quatre filles, quatre très belles filles. La première, Régine, naquit en 1895; Marie lui succéda, c'est elle qui mourut jeune de phthisie. Puis vint Esther et enfin, en 1907, Lucia, ma mère.

Trois belles filles, trois mariages brillants

Mon grand-père n'avait aucune ambition particulière pour ses filles. En revanche, ma grand-mère, elle, en avait beaucoup. Elle faisait des économies pour leur offrir une éducation raffinée. Elle leur fit donner des leçons de piano et de français. Ses efforts se montrèrent "fructueux".

En effet, en dehors de Marie morte trop tôt, les trois autres filles firent de brillants mariages. Régine épousa un médecin austro-hongrois d'origine juive venu à Lublin avec son régiment lors de la première guerre mondiale. Après le traité de Versailles, la région dont il était originaire fut rattachée à la Pologne. En conséquence, il devint Polonais. Il avait abandonné le judaïsme et s'était converti au catholicisme. Il avait coutume de dire: "Etre Juif, ce n'est pas une honte, c'est un malheur". Aussi quand un fils lui naquit, refusa-t-il de le faire circoncire. Alors son père et son beau-père, c'est à dire mon grand-père, vinrent s'installer chez lui à Varsovie où ils entamèrent une grève de la faim pour le faire changer d'avis. Il fut obligé de céder et son fils fut circoncis. Par la suite, il eut une fille.

Esther, quant à elle, épousa un ingénieur, lui aussi un Juif converti au catholicisme. Il était issu d'une famille raffinée et bien assimilée en Pologne. Il avait fait ses études en Suisse, au Polytechnicum de Zürich. Comme il adorait la France, il alla s'installer à Paris avec son épouse. Il était très cultivé, il parlait couramment plusieurs langues. Passionné de peinture, il fréquentait Montparnasse et avait beaucoup d'amis parmi les peintres de la génération des années trente.

Enfin Lucia, ma mère, épousa Roman, mon père en 1929. Au début de leur mariage ils s'étaient donc installés pour quelque temps à Paris. Et c'est là que je naquis en 1930.



1924 - Lucia, ma mère
 & ma belle-soeur

Retour à Varsovie à l'âge de six mois

Après avoir obtenu son diplôme de droit international, mon père retourna à Varsovie. Il devait y préparer notre propre retour. Enfin ma mère et moi le rejoignîmes. J'avais alors six mois. Il me fallut attendre plusieurs années avant d'avoir, en 1936, une sœur, appelée Irène.

Mon père avait ouvert un cabinet d'avocat là où mon grand-père avait eu le sien. Son nom était donc déjà connu, et il commença une carrière fulgurante.

Un grand train de vie

La famille menait grand train. La domesticité comprenait une nurse française, une cuisinière polonaise juive, une femme de chambre polonaise chrétienne et un chauffeur. Le personnel du bureau comprenait une secrétaire, Stella, très dévouée à mon père, et une quinzaine de stagiaires, tous Juifs, qui ne pouvaient trouver de stage chez les avocats non juifs. La maison, bien remplie, se trouvait toujours en pleine effervescence.

Je garde une grande nostalgie du temps de mon enfance. Nous avions un mode de vie très agréable que j'ai essayé de retrouver après la guerre, mais en vain. Je l'ai beaucoup regretté. On dit que les regrets sont inutiles, mais j'ai beaucoup aimé ce mode de vie.

Nous habitions dans un bel immeuble d'un élégant quartier proche de la place des Trois Croix. L'escalier en marbre blanc que l'on voyait en entrant était plus imposant qu'utile puisqu'un ascenseur desservait des différents étages. Notre appartement, très vaste, était situé au 5^e. Il était composé d'une partie professionnelle et d'une partie privée.

La vie était rythmée par le travail de mon père, les horaires de l'école, les repas familiaux et les sorties mondaines de mes parents.

Le repas familiaux

La nourriture était toujours abondante et variée. Le petit déjeuner polonais était plus copieux que celui que l'on prend en France. Nous mangions des oeufs, des tomates, du fromage et du pain et nous buvions du lait. Lorsque nous allions à l'école, nous emmenions de sandwiches pour la récréation de 11h. Ensuite, vers 14h, lorsque les cours étaient terminés, nous rentrions à la maison pour le déjeuner.

Nous déjeunions vers 15h. C'était l'heure à laquelle mon père revenait du Palais de Justice. Au moment précis où il sonnait à la

porte, les pommes de terre étaient mises sur le feu. Il n'y avait pas de repas en Pologne sans pommes de terre. C'était l'équivalent du pain pour les Français. Et les Polonais étaient très difficiles pour leur plat favori: les pommes de terre devaient être cuites juste à point et aussitôt mangées. C'est ainsi que la cuisinière attendait le coup de sonnette de mon père pour les mettre à cuire.

Le repas commençait toujours par un potage. En Pologne, les potages étaient particulièrement prisés, aux légumes, aux tomates, aux champignons. Suivait un plat de viande accompagné des fameuses pommes de terre et d'une autre légume. On ne servait jamais de fromage qui reste une exclusivité française. Le dessert consistait souvent en une compote de fruits.

Nous ne mangions jamais de cuisine juive. Un jour, ma grand-mère maternelle nous envoya de Lublin un colis avec de la graisse d'oie. Ma mère me précisa à cette occasion que les Juifs ne doivent pas manger de graisse de porc. Elle ne m'en dit pas plus. Et je restais ignorante en ce qui concerne les coutumes culinaires juives.

Je sais toutefois que si nous ne respectons aucune règle traditionnelle en matière de nourriture, en revanche mon père se montrait très tolérant pour ceux qui les suivaient. Lors d'une violente polémique sur l'abattage rituel dont la presse juive se faisait l'écho, mon père disait: "Que ceux qui veulent manger kasher mangent kasher".

Une mère économe, un père prodigue

Malgré l'abondance qui régnait dans la maison, ma mère montrait des soucis d'économie. C'est ainsi qu'elle considérait le sucre comme une denrée luxueuse et le rangeait dans une armoire fermée à clé. Je ne pouvais pas comprendre cette attitude. Et je me disais en moi-même que dans "ma" maison, aucune armoire ne serait fermée à clé.

Mais ma mère avait reçu une éducation sévère dans une famille où peu de "gain" entrait. Son père était avare et sa mère devait véritablement lui extirper un peu d'argent pour le ménage. Lors de son mariage, ma mère s'était trouvée confrontée à une opulence qui la dépassait un peu. Et elle se révéla très économe dans un pays où les gens ne l'étaient guère.

Mes parents sortaient presque tous les soirs et ma mère n'appréciait pas beaucoup ces nombreuses sorties. Elle reprochait à mon père de s'entourer de gens qui n'en valaient pas la peine. Ce à quoi mon père répondait qu'il travaillait énormément dans la journée et qu'il avait besoin le soir de rencontrer des gens qui le distraient.

Il fréquentait des diplomates qui avaient été en poste à l'étranger et dont le train de vie n'était plus le même à Varsovie.

Aussi mon père les invitait-il souvent le soir à dîner au cabaret. Mon père dépensait largement, il préférait donner que recevoir. Il savait très bien vivre et aimait s'entourer d'une joyeuse compagnie.

La "maison ouverte" du dimanche

Mes parents recevaient aussi à la maison. Tous les premiers dimanches de chaque mois, il tenaient ce qu'on appelait la "maison ouverte". Les amis de mes parents pouvaient amener leurs propres amis.

A cette occasion, les tables étaient dressées dans la salle à manger avec un grand buffet. Le caviar et le saumon venaient de chez Hirszfeld, la meilleure boutique gastronomique de Varsovie.

Dans le cabinet de mon père, les hommes jouaient aux échecs ou au bridge. Dans une autre pièce, les femmes bavardaient. Des gens très divers se côtoyaient: les membres du ministère des affaires étrangères et leurs épouses, des avocats, etc., parmi eux des "antisémites" notoires" pour lesquels cependant mon père était un grand ami.

Parfois, j'accompagnais ma mère lorsqu'elle faisait des emplettes pour les réceptions. Parfois, je l'aidais à préparer les petits canapés. J'aimais participer à ces légères préparations culinaires. Pourtant je n'avais jamais le droit de pénétrer dans la cuisine, ma mère me l'interdisait: c'était la domaine des domestiques.

La femme de chambre et la cuisinière

Après avoir fini la vaisselle du déjeuner, la femme de chambre et la cuisinière pouvaient jouir d'une heure de liberté. Aussi, malgré l'interdiction maternelle, chaque fois que je le pouvais, je me glissais dans la cuisine pour bavarder avec elles.

Quelque chose m'intriguait tout particulièrement. Lorsque ma mère engageait une domestique, elle l'avertissait toujours: "Vous n'avez pas le droit de recevoir des soldats!". Et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Je traînais donc le plus souvent du côté de la cuisine pour voir ces soldats. Car il y en avait qui venaient quand même en passant par l'escalier de service.

J'étais très "amie" avec les domestiques. Je me souviens d'une anecdote relative à l'une d'entre elles. Lorsque les invités arrivaient à la maison pour une réception, ils remettaient leur canne et leur chapeau à la femme de chambre en lui donnant un pourboire. Et je me demandais si celle-ci aurait bientôt assez d'argent pour s'acheter des chaussures, qui, en Pologne, coûtaient très cher. Un jour, elle me raconta que tel invité ne lui avait pas donné de pourboire. Aussi, lorsque l'invité revint un autre jour, je lui en fis le

reproche. Mes parents m'envoyèrent aussitôt dans ma chambre. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais punie puisque ce que j'avais dit était vrai. Il s'agissait d'un grand avocat de Varsovie connu pour son avarice.

Je me souviens tout particulièrement de la cuisinière qui brodait une nappe. La broderie des fleurs n'en finissait pas, et je m'en étonnais. En réalité, la cuisinière devait travailler beaucoup. Elle n'était libre que le dimanche après-midi.

La condition domestique était alors assez dure. La cuisinière et la femme de chambre n'avaient même pas un endroit bien à elles pour se reposer. Elles devaient partager la même chambre qui, par ailleurs, n'était séparée de la cuisine que par un simple rideau. Enfin leurs charges de travail étaient très lourdes. Bien sûr, je ne m'en rendais pas compte, ma propre vie était si facile et je me sentais tellement protégée.

Une enfance protégée

Le matin, le chauffeur arrivait à la maison, il prenait mon cartable et me conduisait à l'école. Évidemment tous les enfants n'étaient pas conduits à l'école par un chauffeur. Mais pour moi, il en était ainsi. À midi, c'était la nurse qui venait me chercher avec ma petite soeur encore dans son landau. Avec mes gants blancs, il fallait que je tiens sagement le landau. Je ne me révoltais pas du tout contre cette contrainte. Cependant je me disais parfois que ce n'était peut-être pas la meilleure façon de passer mes quelques moments de liberté. J'aurais préféré pouvoir tout de suite jouer.

Je déjeunais ensuite à la maison avec mes parents. Je me souviens que mon père avait l'habitude de lire alors les résultats de la Bourse dans le journal. Ma mère en était contrariée, elle aurait préféré qu'il bavarde avec moi.

L'après-midi, la nurse m'emmenait dans un parc public, toujours avec ma petite soeur. Je pouvais alors jouer avec d'autres enfants. Les nurses bavardaient entre elles, et les enfants jouaient. En automne, nous ramassions des châtaignes et c'était à celui qui en ramassait le plus. En fin d'après-midi, la nurse nous ramenait tranquillement à la maison.

Une enfance bien protégée et pourtant, un jour, un petit drame eut lieu dans le jardin public et qui aurait pu avoir des conséquences graves. Un de nos petits camarades, appelé Stéphan, disparut tout à coup. C'était en hiver. Ce fut l'affolement général. On retrouva l'enfant près de la Vistule, seul et sans son manteau de fourrure. Une femme l'avait entraîné en lui promettant des bonbons, lui avait pris son manteau puis l'avait abandonné. Il nous fut dorénavant interdit de parler aux personnes que nous ne connaissions pas.

Une école privée catholique

Il y avait une école française à Varsovie. Malheureusement, je n'y suis pas allée. Mon père ne le voulait pas. Il pensait que j'étais Polonaise, que je vivais en Pologne, qu'il fallait donc que je fréquente une école de ce pays.

Ma cousine Anna et mon cousin Richard, les enfants de ma tante Fanny, allaient à l'école communale. Mon père avait ce genre d'école en horreur. Il estimait que les enfants qui la fréquentaient provenaient de milieux ordinaires et parlaient grossièrement. Mon père avait un sentiment poussé d'appartenance à une classe sociale.

Mon rêve aurait été d'aller à l'école Emilie Plater réservée à l'élite, mais aucune Juive n'y était acceptée. Je fut donc envoyée dans une autre école privée, catholique, fréquentée par des petites-filles de bonne famille. Seules quelques Juives étaient acceptées, deux ou trois par classe.

Trois écolières juives

Je recevais donc une éducation polonaise. Je parlais polonais sans accent, je n'avais aucune attitude juive mais j'avais un type prononcé avec mon nez busqué et mes cheveux bruns. Et tout le monde me reconnaissait comme Juive.

Dans ma classe se trouvaient deux autres petites juives. La première s'appelait Lina. Ses grands-parents, extrêmement riches, possédaient un palais dans la grande avenue de Ujazdowski. Son père, séparé de sa mère, vivait en Afrique. Lina voulait collectionner le papier argenté du chocolat pour les petits noirs qui me paraissaient si lointains. Elle me montrait des photos de son père allant à la chasse avec des Africains, de son père avec de éléphants. Lina a survécu à la guerre. Je l'ai rencontrée en 1946 en Angleterre. Elle est ensuite partie pour l'Afrique du Sud qui l'avait toujours attirée.

La deuxième petite Juive de ma classe avait pour nom de famille: Grinberg. Je l'appelais méchamment "le bouc de chèvre" car elle avait sur le visage une petite tâche avec des poils et je ne l'aimais guère.

Une camarade aveugle

Pendant toute une époque, je me trouvais assise à côté d'une petite camarade qui perdait la vue. Pendant le cours de dessin elle me demandait de lui indiquer la couleur des crayons. Un jour, elle dut quitter notre école pour l'Institut des aveugles et des sourds. Je ne l'ai pas oubliée, elle était si touchante.

Des cours de religion catholique

Il y avait des cours de religion. Mais nous, les petites Juives, n'étions pas obligées d'y assister. Nous pouvions rester dans la cour de récréation. Cependant je décidais d'assister à ces cours donnés par une dame très digne aux cheveux blancs tirés en chignon.

J'étais particulièrement attirée par les reproductions de tableaux représentant des saints et qu'elle commentait. J'ai toujours eu des préférences pour certains d'entre eux. Saint Stanislas Kostka, par exemple, le patron de la Pologne, m'a tout de suite paru sympathique. Mais celle que je préférais, c'était sainte Thérèse de l'enfant Jésus. Je me souviens très bien du tableau la représentant. On y voyait Thérèse et son père qui regardaient les étoiles. De cette contemplation serait née sa vocation. Un jour, beaucoup plus tard, alors que je passais en train par Lisieux, j'ai aperçus la basilique qui me parut bien impersonnelle par rapport à la petite sainte de mon enfance.

Le professeur nous parlait enfin de Jésus, mais j'ai toujours eu un sentiment très ambigu à son égard. Pourtant, à la maison, nous fêtions Noël ... mais seulement avec un sapin.

Noël et Pâques

Tout au long du mois de décembre, des boutiques étaient dressées en plein air, tout près de chez nous, sur la place des Trois Croix. Nous nous y rendions pour choisir quelques ornements pour notre arbre de Noël familial. Je me souviens encore du crissement de la neige sous nos pas. L'atmosphère était féerique.

Notre arbre de Noël touchait toujours le plafond. Tout en haut, nous placions une image d'ange en carton. Nous décorions les branches de guirlandes que nous découpons nous-mêmes dans du papier brillant. Nous y ajoutions des boules de couleur et quelques belles pommes rouges appelées "pommes de paradis". Nous avions donc toujours un bel arbre de Noël mais pas de crèche, ma mère n'en voulait pas.

Ce qui me frappait dans la rue, c'était que sur toutes les portes des maisons catholiques, était écrit à la craie: K+M+B. J'appris beaucoup plus tard qu'il s'agissait des trois rois mages, Kaspar, Melchior et Balthazar.

Le jour de Noël, mes parents ne m'offraient aucun cadeau. Je rêvais d'un landau de poupée, mais ma mère refusa toujours de m'en offrir un. Elle attachait d'ailleurs peu d'importance à cette fête et souvent elle partait pour quelque station de sport d'hiver. Je restais alors seule à Varsovie.

Si j'e n'avais pas de landau, en revanche j'avais de nombreuses poupées. En effet, les cousines de mon père possédaient une usine qui en fabriquait à Czeszochowa. Elles m'en offraient régulièrement. Et de l'oncle Alfred, je reçus une fois un grand baigneur.

Pour la Pâque chrétienne, nous ne faisions rien de particulier. Ma mère n'aimait pas cette fête. Cependant elle ne fêtait pas plus la Pâque juive. Elle se contentait juste d'acheter le matsa traditionnel, le pain azyne. Mais je n'ai jamais connu de repas de Pessah avec ses rites et ses chants. Je le regrette encore maintenant.

Nous ne célébrions pas non plus le Shabbat. En revanche, chaque dimanche était comme une fête.

Les dimanches chez ma grand-tante Hélène

Le matin, j'allais me promener avec mon père dans la grande avenue de Varsovie. J'adorais cette promenade dominicale parce qu'à chaque pas mon père était arrêté par des amis. Les hommes se saluaient en soulevant leur chapeau, ils discutaient un peu, puis se séparaient après s'être de nouveau salués. D'autres messieurs venaient à leur tour et les politesses recommençaient.

L'après-midi, je me rendais chez ma grand-tante Hélène que j'adorais. L'atmosphère de la maison était très chaleureuse. Je retrouvais tous les jouets d'enfant de ma tante Fanny, notamment une cuisinière que mon grand-père avait ramenée de Berlin et que l'on pouvait, paraît-il, mettre en marche avec de l'alcool. Était-ce réellement possible? Je n'en sais rien. Je n'ai en tout cas jamais eu le plaisir de la mettre en marche, ou de la voir allumée.

J'aimais énormément les histoires que me racontait mon grand-oncle. Il me montrait parfois dans une Encyclopédie les images des soldats de la guerre russo-japonaise.

Un jour, je demandais à ma grand-tante pourquoi elle n'avait pas d'enfant. Elle me répondit qu'elle en avait attendu un mais qu'elle l'avait perdu dans un accident de luge.

Elle s'était donc consacrée à l'éducation de ses quatre neveux et nièce, après la mort de sa soeur, ma grand-mère. Elle me raconta que mon père s'était toujours montré particulièrement turbulent et qu'il adorait faire des blagues. Quand il eut quatorze ans, il joua un mauvais tour à l'un de ses professeurs qu'il détestait. C'était pendant la guerre de 14-18, et Varsovie souffrait d'une pénurie de charbon. Mon père fit passer une annonce dans le journal précisant que chez Monsieur untel (le professeur), à telle adresse, du charbon serait distribué, tel jour dès six heures du matin. Des gens se précipitèrent à l'adresse indiquée et sonnèrent chez le professeur. La colère des uns et des autres fut extrême. Une enquête entraîna l'exclusion de l'école d'un adolescent qui fut pris pour l'auteur de l'annonce.

Entre 16 et 18 ans, mon père se mit à jouer au billard la nuit et il perdait de l'argent. Ma grand-tante était furieuse, mais mon grand-père qui avait un faible pour lui, ne lui faisait aucun reproche.

Ma grand-tante me parlait aussi de Paulin, le second frère de mon père. C'était le "wonderchild" de la famille. Comme il s'ennuyait au lycée, il arrêta ses études à 15 ans. Il jouissait d'une mémoire prodigieuse qu'il exerça dans la pratique des langues comme dans le jeu d'échecs, ses deux passions. Il ne travailla jamais. Il refusait toutes les propositions qui lui étaient faites. Il préférait passer ses journées ou ses nuits à jouer aux échecs.

Alors que mon père, lui, avait abandonné le billard. Après des études brillantes, il était devenu un avocat acharné au travail, tel que je l'ai toujours connu. Avec l'accord de ma mère, il accueillit chez nous Paulin qui était démunie de toute ressource.

Été 1937: un sentiment de malaise

Notre vie se déroulait sans souci. Je me souviens pourtant du malaise ressenti au cours de l'été 1937. Nous étions allés en famille à Jurata au bord de la mer. Nous étions installés dans un grand hôtel avec la nurse. Des amis séjournaient dans des villas des environs. Mon père allait jouer au casino tout proche de Sopot. Pourtant l'atmosphère était pesante parce que les habitants de la région se montraient pro-allemands.

1938: Arrivée de pauvres Juifs d'Allemagne

En 1938, les premières Juifs d'Allemagne sont arrivés en Pologne. En fait, ils étaient d'origine polonaise et, chassés par les Nazis, ils avaient dû regagner leur pays. Certains d'entre eux qui n'avaient ni famille ni ressources furent logés dans la grande Synagogue de Varsovie. Un comité de familles juives riches s'était formé pour leur venir en aide et les nourrir.

Je me souviens d'une petite fille à la tête rasée qui venait chaque jour dans la cuisine avec sa gamelle. Je vois encore la cuisinière lui donner de la soupe aux pois. J'étais terriblement bouleversée à la vue de cette petite fille à la tête rasée. Je demandai à ma mère de la prendre à la maison. Ma mère me répondit qu'il n'y avait pas de place. Je ne critiquais jamais mes parents. Pourtant, je ressentais un certain doute devant la réponse de ma mère. La petite fille n'aurait-elle pu s'installer dans ma chambre?

C'était juste un an avant le début de la guerre ... Or, tout le monde était tellement insouciant, tellement inconscient des misères à venir.

Été 1939: Dernière insouciance

L'été 1939 était vraiment très chaud. Je me souviens encore de cette chaleur lourde de la campagne. Nous passions nos vacances du mois d'août dans une région proche de la frontière roumaine, et qui à présent dépend de l'Ukraine.

Nous séjournions agréablement dans un très bel hôtel, ma mère, ma soeur, notre nurse et moi-même. Mon père, lui, était resté à Varsovie pour travailler. Ma mère passait tous les après-midi à jouer au bridge. Ma soeur et moi, nous nous promenions avec la nurse. Parfois nous allions faire quelques emplettes au village proche de K., un des "shtetls" aujourd'hui disparus, où régnait une grande pauvreté.

Je me souviens d'un après-midi où j'étais allée avec ma mère acheter des fruits. Il faisait très chaud. Des vieux Juifs repoussaient négligemment les mouches des fruits. Ma mère m'a fait la remarque suivante: "Tu vois, je ne sais pas comment vivent ces gens-là. Ils vendent une pêche de temps en temps et les autres pêches s'abîment. Et ils restent là toute la journée sur le pas de leur porte à attendre on ne sait trop quoi".

Souvent par la suite, pendant la guerre, j'ai pensé à cet après-midi chaud, avec ses odeurs de fruits mûrs - je suis très sensible aux odeurs. J'ai pensé à ces Juifs avec leurs chapeaux noirs et leurs longues redingotes, vaguement occupés à écarter les mouches. Ce qui leur est ensuite arrivé, nous ne le savons que trop ...

Je me souviens aussi d'une soirée particulièrement chaude. Tout n'était qu'harmonie et douceur. Je me promenais tranquillement avec ma mère auprès des petites maisonnettes du village. L'air était rempli d'odeurs de la campagne. Des paysans polonais chantaient. Des jeunes gens jouaient du violon, d'autres de l'accordéon. Les jeunes filles chantaient, dansaient. Dans le ciel plein d'étoiles, la lune brillait intensément. Partout de hautes fleurs campagnardes d'un jaune éclatant. J'ai toujours eu un faible pour ces fleurs de campagne qui sentaient si bon. Il y avait aussi, plantées sur les rebords des fenêtres, des petites fleurs bleues, pas très belles mais qui sentaient très bon le soir.

Le spectacle était merveilleux. La musique, les chants, la danse, les fleurs, les odeurs, le grand bonheur de jeunes gens insouciants. Or, quelques jours plus tard, ce serait le début de la guerre. Et parmi ces jeunes gens, peut-être quelques-uns pourraient survivre alors que les autres seraient impitoyablement massacrés. Mais, en ce moment encore privilégié, ne se ressentait encore que le sentiment de bonheur, de tranquillité. Le temps semblait avoir suspendu son cours.

J'ai toujours en mémoire cette magnifique soirée. Le lendemain ou peut-être le surlendemain, la mobilisation générale était brutalement décrétée, et la Pologne envahie. C'était la fin de toute une époque, c'était la fin de notre insouciance et de notre bonheur.

IIème PARTIE

LA PERIODE TRAGIQUE DE LA GUERRE

SEPTEMBRE 1939 - SEPTEMBRE 1940: LE DEBUT DE LA GUERRE. PREMIERES DIFFICULTES

26 août 1939 - La guerre - Notre retour à Varsovie

C'était le 26 août 1939, une date que je ne pourrai jamais oublier. Au lieu de rester là, dans le sud de la Pologne, et ensuite de passer la frontière roumaine, ce qui aurait été mille fois mieux, nous sommes reparties pour Varsovie, comme mon père l'avait demandé.

Le voyage en chemin de fer devait durer toute une nuit. Et pour la première fois, j'ai pu prendre conscience du pouvoir de l'argent.

Le train était bondé. Il y avait des hommes - des appelés -, des femmes, des familles entières. Ma mère a donné de l'argent au contrôleur qui nous réserva aussitôt un compartiment pour nous toutes seules. Nous avons pu ainsi nous allonger à deux par banquette. Le compartiment avait été fermé par le contrôleur afin que nous ne soyons pas dérangées. J'étais gênée. Dans le couloir, les gens n'avaient même pas de place pour s'asseoir, et ma mère, elle, trouvait indispensable que nous soyons allongées sur des banquettes. Elle regrettait même que nous n'ayons pas pu voyager en wagon-lit. Je trouvais la situation injuste pour les autres voyageurs mais je n'étais pas habituée à critiquer mes parents.

Nous sommes arrivées à Varsovie. La ville se trouvait en pleine effervescence. Les Varsoviens affolés s'affairaient dans tous les sens.

Mon père ne se montrait guère prévoyant. Il était très occupé par l'achat d'un immeuble dont le prix lui semblait intéressant. Cette affaire m'a frappée parce que, au rez de chaussée de l'immeuble, se trouvait un cinéma. S'occuper de l'achat d'un immeuble n'était pourtant pas ce qu'il y avait de mieux à faire à ce moment-là! Il était temps de songer à la guerre.

2 au 3 septembre 1939. Départ de mon père pour l'armée.

Mon père avait des amis au Ministère des Affaires Étrangères. L'un d'entre eux, ancien consul de Pologne à Montréal, est venu nous voir, le 2 ou 3 septembre, en disant à mon père: "Prends les bijoux, emmène ta femme et tes enfants et viens avec nous. Nous sommes en train d'évacuer le Ministère, suis nous." Mon père se récria: "Moi, un officier, je désérterais? Non! Je veux rejoindre mon régiment!"

Il pria ma mère de ne pas quitter la maison. Des clients lui avaient remis des documents importants, aussi estimait-il que son

cabinet ne pouvait être abandonné. Cette réaction paraît à présent toute à fait aberrante puisque tout pouvait brûler du jour au lendemain.

Je me rappelle la matinée du 3 ou du 4 septembre au cours de laquelle mon père, en uniforme, partit pour rejoindre son régiment. En raison de sa petite taille, il n'avait pu rester dans la cavalerie et appartenir au régiment d'élite des chevaux-légers. Il avait dû passer dans l'infanterie. Ce changement l'avait profondément blessé. Je ne me souviens pas quand il eut lieu. En revanche, je me souviens que lors de mes toutes jeunes années, j'assistais régulièrement à la fête prestigieuse de la garnison des chevaux - légers à Varsovie.

Je me rappelle donc cette matinée du départ de mon père. La porte-fenêtre de la salle à manger était grande ouverte. Un pigeon entra dans la maison. Je me disais que c'était un signe de paix bien que ce soit en réalité le début d'une longue et terrible guerre. Mais nous ne pouvions pressentir ce qui allait arriver.

Le régiment de mon père se trouvait stationné près de Lublin, la ville où habitaient mes grands-parents maternels. Il leur rendit visite et leur demanda pardon de ne pas avoir été un gendre accueillant vis à vis d'eux. Ma grand-mère qui n'était pas rancunière lui a cousu quelques pièces d'or dans la veste de son uniforme. Un peu plus tard, quand il dût fuir la Pologne pour la Hongrie, ces pièces d'or lui sauvèrent la vie.

Avant de quitter Varsovie, mon père était allé chez le notaire avec ma mère pour faire établir une procuration à son nom afin qu'elle puisse, en cas de nécessité, régler certains problèmes et signer des documents. Aussi, alors que les autres femmes se hâtaient de faire quelques provisions de nourriture, ma mère, elle, se trouvait en pleins préparatifs juridiques d'épouse d'avocat! Elle ne s'occupa de rien d'autre! Ce qui fait qu'avec la progression brutale de la guerre à Varsovie, nous devions, après le départ de mon père, bientôt nous retrouver sans vivres sous les bombardements.

Les bombardements sur Varsovie

Au cours de ce terrible mois de septembre 1939, nous nous retrouvions, ma mère, ma sœur et moi, à Varsovie sans notre père.

Les bombardements se succédaient sans interruption. Les bombes causaient d'incessants dégâts dans la ville. Ma mère pensa qu'il était trop dangereux de rester dans notre appartement situé à l'étage le plus élevé de notre immeuble. Curieusement, elle imagina que nous serions plus en sécurité à l'étage en dessous. Nous nous sommes alors installées chez nos amis du 4ème étage, une veuve,

son fils de 17 ans et une fillette de mon âge. Nous avons ainsi passé presque tout le mois de septembre chez eux.

Cette dame non plus n'avait pas fait de provisions. Aussi sortait-elle entre deux bombardements en longeant les murs pour chercher un peu de nourriture à partager avec nous. Elle connaissait quelques restaurateurs qui parfois lui donnaient un peu de soupe. Mais dans l'ensemble, il n'y avait pratiquement rien à manger et nous avions faim.

La fillette de la maison et moi avons découvert le Monopoly. En plein bombardement, nous continuions à jouer, acheter des rues et des maisons. Nous étions passionnées. Quand ma mère nous disait qu'il fallait descendre à la cave, je répondais: "Non, attends, je suis justement en train d'acheter une rue." C'est formidable, cette insouciance d'enfant!

Un jour, une bombe incendiaire est tombée dans notre cour. Heureusement elle n'a pas explosé, et, à part les vitres, la maison est restée intacte.

Pendant les trois ou quatre semaines qu'a duré la bataille de Varsovie, les bombardements n'ont pas cessé. Je ne suis alors jamais sortie dans la rue. Nous avons encore changé d'étage et nous nous étions installées chez nos voisins du 1^{er}.

Une étole de vison

Je me souviens qu'un jour ma mère m'avait montré un sac bleu marine sans lequel se trouvait une étole de vison, en me disant: "Ton père me l'a offerte pour le premier bal de cet hiver. Il faut la garder précieusement pour cette circonstance." On n'imaginait pas une seconde que la guerre allait durer des années. Et moi je gardais précieusement le sac avec l'étole de vison offerte pour la Saint Sylvestre!

27 septembre 1939: Capitulation de Varsovie. La Pologne est dépecée.

Les événements se précipitèrent brutalement. Le 27 septembre, Varsovie capitula et les troupes allemandes y entrèrent.

Le derniers combats cessèrent quelques jours plus tard au nord de la Pologne. Le pays se trouva écartelé, dépecé. Dès la mi-septembre, les troupes soviétiques étaient entrées en Pologne orientale. Début octobre, après la cessation de tous les combats, les régions occidentales et septentrionales furent annexées au Reich. Quant à la partie centrale, elle forma le "gouvernement général" avec Cracovie pour capitale et fut directement administrée par les S.S.

Les Allemands sont entrés à Varsovie à la fin de septembre. Je me souviens, la première fois que je suis ressortie dans la rue ... Sur la Place des Trois Croix à côté de chez nous, j'ai vu des tombes creusées à la hâte. Il y avait eu en effet beaucoup de morts. Partout il y avait des blessés. Les gens étaient complètement perdus. Beaucoup essayaient de fuir vers l'Est.

Quand on a vu pour la première fois les Allemands, on a ressenti un profond chagrin. Les Polonais, des grands patriotes, étaient persuadés que la Pologne avait une armée forte. Or celle-ci avait été si rapidement écrasée.

Les difficultés quotidiennes

Varsovie avait été gravement endommagée par les bombardements. La vie y était totalement désorganisée. La plupart des hommes étaient absents. Beaucoup d'entre eux avaient gagné à l'est les régions soviétiques. Comme la plupart des femmes, ma mère était sans nouvelles de mon père.

Il était vraiment très dur pour les dames de bonne famille comme ma mère de passer d'une vie paisible, futile, à une vie précaire et pleine de soucis.

Dès le début de la guerre s'était posé le problème - bien mineur - des coiffures. Ces dames devaient se laver la tête elles-mêmes, ce dont elles n'avaient pas l'habitude, et se tirer les cheveux en chignon.

Mais le problème crucial était bien sûr celui du ravitaillement. Les paysans, surpris par la guerre au tout début de l'automne, n'avaient pas eu le temps de ramasser les pommes de terre et les betteraves. Avec l'arrivée du froid, tout avait gelé dans les champs. Par ailleurs, la désorganisation des transports coupait les villes de l'approvisionnement des campagnes.

Seule denrée trouvable: des pommes de terre gelées. Aussi ces dames échangeaient-elles des recettes. Elles cuisaient des soupes avec une espèce de mélange de farine un peu brûlée qui camouflait le goût légèrement sucré des pommes de terre gelées. Elles préparaient aussi des petites galettes.

Évidemment, il n'y avait pas d'école. Tout le monde passait son temps à essayer de trouver quelque nourriture supplémentaire, et à réparer les fenêtres dont les vitres avaient été cassées lors des bombardements. L'hiver 39-40 s'avéra très rude. Et l'autre problème important fut celui du chauffage. Il était impossible de trouver le moindre coke. Il faisait tellement froid dans notre appartement non chauffé qu'une nuit j'eus les mains presque gelées.

Mais bien sûr, le problème le plus crucial était la présence de l'occupant qui allait bientôt se manifester auprès de nous.

Fin novembre - début décembre 1939: Première "visite" des Allemands.

La première visite des Allemands eut en effet lieu fin novembre, début décembre. Ils raflèrent tout ce qu'il purent trouver de précieux dans les appartements juifs de notre immeuble. Chez nous, ils prirent un tableau et un tapis ainsi que de l'argenterie. Chez les autres, ils prirent seulement de l'argenterie sauf chez notre voisine du 4^e qui avait bien caché la sienne. Ce vol n'était que le début d'une terrible escalade.

Installation provisoire chez une chanteuse de l'Opéra de Varsovie.

Comme il faisait vraiment trop froid chez nous, nous sommes allées chez une amie de ma mère, une chanteuse de l'Opéra de Varsovie. Son appartement était chauffé par d'immenses poêles en faïence sur lesquels on pouvait s'appuyer pour se réchauffer.

Nous y avons loué une chambre située au centre de l'appartement. Elle était un lieu de passage entre les différentes pièces. Et nous avions d'autant moins d'intimité qu'un piano s'y trouvait et que notre hôtesse y donnait des cours de chant tout en chantant des airs d'opéra.

Après de notre hôtesse, vivaient aussi ses parents venus de Russie après la Révolution, puis un médecin d'âge mûr, très bon, sa mère et sa fille de 18 ans. Des cours clandestins de préparation au baccalauréat avaient été organisés pour la jeune fille et quelques unes de ses camarades. Parmi elles, une jeune Italienne, très brune, avec un nez assez important, qui était sans cesse arrêtée comme juive alors qu'elle était catholique. Mais en Pologne, Italiens et Juifs étaient confondus!

Dans l'appartement se trouvait aussi la fille que le mari - défunt - de la chanteuse, un socialiste russe du nom de Berkenheim, avait eue d'un premier mariage avec une Russe non juive. La jeune femme était mariée avec un Allemand de l'Estonie. Sur sa porte, elle avait mis une carte de visite "Marina Donenberg", avec les couleurs nationales estoniennes, qui étaient censées nous couvrir en cas de perquisition des Allemands. Par son mari qui se trouvait quelque part en Estonie, la jeune femme avait des papiers de Reichsdeutsche. Elle était donc considérée comme une véritable Allemande. Comme telle, elle avait une carte spéciale, et pouvait recevoir dans un magasin réservé des produits précieux devenus introuvables: du chocolat, du café, etc.

Après la guerre, elle a occupé une très importante situation au Ministère de la Culture de la Pologne. Son mari avait disparu en Estonie. Elle avait un fils mais elle ne voulait plus le voir parce qu'il avait été nazi. Devenu père de six enfants, ce dernier vivait en Allemagne de l'Ouest. Quand elle devint une vieille femme, elle accepta toutefois d'aller vivre chez lui en oubliant le passé.

Nous sommes restées tout l'hiver dans cet appartement. C'était l'époque à laquelle ma mère essayait d'obtenir un visa pour partir à l'étranger.

Mars 1940: Quête d'un visa et baptême. Un échec.

Le seul moyen d'obtenir un visa, soit pour la Roumanie, soit pour la Hongrie, c'était d'avoir un certificat de baptême. Nous avons donc été baptisées au mois de mars 1940.

Je n'avais reçu aucune formation particulière. Un jour, ma mère m'a prévenue que le dimanche suivant, nous allions nous faire baptiser. Le matin du jour prévu, nous nous sommes rendues à l'église Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Je faisais remarquer à ma mère qu'il nous fallait un parrain et une marraine. Je le savais très bien parce que toutes mes camarades de l'école en parlaient. J'ai été terriblement choquée parce que finalement ma mère a pris la femme de ménage et un mendiant. En fait, elle ne voulait pas qu'on sache que ce baptême était une préparation pour notre départ de Pologne.

Après le baptême, nous avons été invitées à déjeuner chez le prêtre qui était logé près de l'église. Le couvert était dressé sur une belle nappe blanche. Le repas qui nous fut servi était très bon. J'ai surtout le souvenir d'un excellent pâté de lièvre décoré de petites lamelles de lard blanc. Je pensais que c'était très gentil de la part du prêtre de nous avoir ainsi invitées chez lui.

Pour moi, c'était un événement considérable: nous n'étions plus "Juives" - du moins le croyais-je. Nous avons aussitôt obtenu des cartes de ravitaillement auxquelles les Juifs n'avaient pas droit. Je pus retourner à l'école alors que les enfants juifs ne le pouvaient plus. Moi qui adorais l'école, j'étais tellement contente. Les enfants qui, dans les circonstances normales, vont à l'école, ne peuvent imaginer le chagrin de ceux qui en sont empêchés par les événements.

Notre projet de départ avait dû être abandonné, nous avions échoué. Nous n'avons pu obtenir les papiers à temps. C'était d'autant plus regrettable que mon père, lui, avait pu se réfugier en Hongrie.

La Hongrie - Un refuge pour mon père.

Mon père, qui nous avait quittées en septembre 1939 pour se rendre à Lublin, n'avait jamais pu retrouver son régiment. L'armée, comme l'ensemble du pays, avait rapidement sombré dans le chaos. Mon père s'était alors dirigé vers la frontière hongroise qu'il avait pu traverser. En Hongrie, il avait été interné avec d'autres officiers polonais dans un camp situé près du lac Balaton.

Avant la guerre, mon père avait été conseiller juridique à la Chambre de Commerce Polono-Hongroise. Il avait donc quelques relations à Budapest. Il put ainsi contacter des confrères avocats qui réussirent à le faire sortir du camp. Mon père fut autorisé à s'installer à Budapest en résidence surveillée. Une fois par semaine, il devait se faire "enregistrer" auprès de la Police.

Il ne connaissait pas le hongrois mais il connaissait l'allemand que beaucoup de gens parlaient en Hongrie. Aussi ne se trouva-t-il pas dépaycé. Il n'avait rien à faire, il jouait aux échecs, au bridge, il discutait politique. C'est ainsi qu'il trouva un refuge pour tout le temps de la guerre avec d'autres Polonais aux frais du gouvernement hongrois.

Il nous envoyait parfois de ses nouvelles et nous fit même parvenir des bouteilles de Tokay. Parfois les Allemands les ouvraient, et, après avoir bu le vin, les refermaient. Parfois nous les recevions intactes après nous être acquittées des droits de douane. Il nous envoya aussi deux poupées magnifiques, une tzigane et une hongroise.

13 juin 1940: "Paris est tombé".

J'ai un souvenir très vif du jour où Paris s'est trouvé occupé. Les Allemands avaient tiré une édition spéciale du journal avec un titre énorme: "Paris est tombé". Dans la rue principale de Varsovie, les passants se sont arrêtés, ils pleuraient. Ma mère a éclaté en sanglots. Les Français ne peuvent imaginer ce que la France représentait pour la Pologne. Et Paris, quel symbole!

J'ai vécu ce moment comme une petite fille de dix ans pouvait le vivre, mais je me souviens encore ... C'était un magnifique après-midi de printemps, le 13 juin 1940. Je pourrais encore montrer l'endroit où ma mère s'est arrêtée tout à coup. La vie s'était figée dans la rue. Nous nous sentions tous concernés. Pourtant, depuis l'automne précédent, nous avions connu tellement de malheurs en Pologne. Rien néanmoins ne m'a paru aussi dramatique que cette rue morte, vraiment morte sous le soleil de plomb du début de l'été.

Je pense que la Pologne a toujours ressenti un amour profond pour la France, un amour profond et une indulgence inégalée. D'ailleurs je n'imaginai pas du tout les Français comme ils sont en réalité, tellement nous les avons idéalisés.

Par la suite, pour mon travail, j'ai beaucoup voyagé et je peux dire que la France est le plus beau pays du monde. C'est ainsi que je répète souvent le même vœu: "Que Dieu me permette de finir mes jours en France!" S'y ressent une telle douceur de vivre, une telle beauté, quelque soit la région visitée. Un pays si riche de son histoire, de son passé ...

Mais, en 1940, la France, envahie par les Allemands, se trouvait dans une situation lamentable. Quant à la Pologne, elle était confrontée à une situation pire encore. Quant au Juifs ...

Dégradation de la situation des Juifs

En Pologne, les Allemands durcissaient de plus en plus leur attitude vis à vis des Juif. Les spoliations, les exactions et les humiliations se multipliaient. La situation devenait intenable.

Notre baptême se révélait inutile. Bien que baptisées, nous restions en effet sous le coup des lois raciales. Après l'hiver, nous avions regagné notre appartement. Mais bientôt, les Allemands nous en expulsèrent.

SEPTEMBRE 1940 - AOÛT 1942: NOTRE VIE AU GHETTO DE VARSOVIE

Septembre 1940: Expulsion de notre appartement.

Ce fut vraiment un choc terrible! Pour moi, ce fut un choc terrible, terrible, que je ne peux pas oublier.

Nous avions alors une femme de ménage dont le visage était tout grêlé par la petite variole. Elle s'appelait Marie, mais nous, les enfants, nous l'appelions "le petit trou". Elle venait quelques heures par jour chez nous, et nous emmenait souvent en promenade ma soeur et moi. Ce jour là, lorsque nous sommes descendues, la concierge s'est étonnée: "Vous sortez? Sortez, c'est mieux." Les Allemands en effet étaient arrivés. Nous nous sommes arrêtées quelques instants parce qu'ils avaient bloqué la porte cochère. Puis nous sommes sorties.

Les Allemands sont alors montés jusqu'à notre appartement. Ils ont mis une montre sur la table en disant à ma mère: "Vous avez quinze minutes pour partir". Ma mère avait une manie: elle fermait tout à clé et cachait les clés. Dans son affolement, elle ne savait plus où elle les avait mises. Finalement elle a jeté quelques vêtements dans un coffre. Elle a pris les deux casseroles dans lesquelles cuisait le repas de midi. Et elle s'est retrouvée au milieu de la rue avec le coffre et les deux casseroles, laissant tout l'appartement derrière elle.

Ce fut une des plus terribles journées de ma vie, car j'étais très attachée à notre maison. A partir de ce moment-là, nous n'avons plus eu le droit d'habiter en dehors du quartier juif de Varsovie.

Octobre 1940. Le ghetto "ouvert" de Varsovie.

En octobre 1940, les Juifs de Varsovie furent acculés à rejoindre le ghetto. Ma mère put d'abord trouver une chambre dans un immeuble qui donnait à la fois sur le quartier aryen et sur le ghetto.

Au début, le ghetto restait encore "ouvert", et je pouvais continuer à aller à l'école, ce qui semble bien paradoxal étant donné la situation d'alors. Le ghetto était situé au nord de Varsovie, et mon école au sud. Je devais marcher pendant une heure et demie pour m'y rendre. J'y tenais tellement que j'aurais pu marcher des heures entières. Les Allemands avaient bien instauré un service de tramways juifs. Mais je m'en méfiais, car les Allemands y montaient à l'improviste et battaient les voyageurs.

Nous vivions toutefois encore une période "rose" puisque nous n'avions pas l'impressions d'être enfermés. Nous pouvions encore aller dans le secteur aryen sans trop de problème. Bien sûr, nous pouvions voir que les Allemands faisaient construire un mur autour du ghetto. Mais pas une seconde nous avons pensé qu'il était destiné à nous couper totalement du monde extérieur.

L'optimisme de l'être humain, sa capacité de s'illusionner sont vraiment étonnants. Il en avait été ainsi avant la guerre: depuis 1933, tout le monde pouvait observer ce que préparaient les Allemands, or tout le monde imaginait alors que la situation pouvait s'arranger! Et en 1940, à Varsovie, parce que le ghetto était encore ouvert, les Juifs ne comprenaient pas que leur situation ne pouvait qu'empirer. Et surtout pour des gens comme moi, au visage si typé!

Mon "mauvais visage"

En Pologne, il n'y avait pas d'étoile jaune. A la place, le Allemands avaient imposé aux Juifs le port, sur la manche des vêtements, d'un brassard blanc marqué d'une étoile de David bleue. Seuls les enfants de moins de douze ans en étaient exemptés. Ma soeur et moi n'étions donc pas astreintes à en porter alors que ma mère l'était. Mais comme elle avait un type aryen, elle avait décidé de ne pas se soumettre à cette obligation. Aussi lorsque nous allions dans les rues de Varsovie, elle marchait sur un trottoir en donnant la main à ma petite soeur aussi blonde qu'elle. Quant à moi, je devais marcher seule sur le trottoir d'en face. Si j'avais accompagné ma mère avec mon visage typé, on aurait pu lui demander si elle n'était pas juive elle aussi.

J'avais donc un "mauvais visage". C'était un drame. Beaucoup de gens m'ont dit par la suite: "Tu aurais dû être profondément traumatisée". Mais non; bien sûr, j'aurais aimé avoir des cheveux blonds et des yeux bleus! Un jour j'ai même affirmé à ma mère que j'aurais préféré être bossue plutôt que d'avoir le type juif! Pourtant, je n'étais pas révoltée. D'ailleurs, je ne me suis jamais révoltée contre la volonté de Dieu. Dieu m'avait donné tel visage, il fallait m'y adapter, comme il fallait que je m'adapte à notre nouvelle situation pourtant bien précaire.

Une chambre avec vue sur jardin

Bientôt les limites du ghetto furent reculées. Notre immeuble appartenait désormais au seul secteur aryen. Il nous a donc fallu chercher un autre gîte. Heureusement que mon grand-père avait jadis fait construire le fameux immeuble du Passage qui portait son nom. Ma mère allait en effet de porte en porte dans le ghetto en annonçant: "Je suis la belle-fille de Moyshe Frydman, l'ancien

propriétaire du numéro 32 de telle rue, et je cherche une chambre." Et elle en a trouvé une. Apprenant qui nous étions, des gens ont en effet tout de suite accepté de nous louer une chambre dont la fenêtre ouvrait sur un jardin public extérieur au ghetto. Ma mère avait toujours pensé que l'oxygène était très important pour la santé. Aussi conclua-t-elle: "Si jamais des maladies se déclarent au ghetto, au moins nous aurons un peu d'air frais. De plus nous pourrions suivre les saisons."

Nous nous sommes installées à trois dans cette chambre. Il y avait deux lits, un pour ma mère et ma soeur et un pour moi. À côté, une petite cuisinière pour faire cuire les repas et le coffre avec les quelques vêtements que ma mère avait emportés.

La vue sur les arbres du jardin était un luxe rare. Le ghetto était encore ouvert, et l'on pouvait circuler en ville. Mais les Allemands avaient accéléré la construction du mur et, en octobre, ils fermèrent le ghetto.

Octobre 1940: Fermeture du ghetto.

Ce fut un choc épouvantable. Un matin, je voulus aller à l'école, ce n'était pas possible. Le ghetto était fermé. Ce fut un choc terrible pour tous. Que de malheurs s'accumulaient ...

La faim

Je ne sais pas si du ravitaillement pouvait entrer officiellement dans le ghetto. Mais je me souviens que la contrebande s'était vite organisée. Les gens qui avaient de l'argent pouvaient alors se procurer de la nourriture. Tout était hors de prix.

Pour les autres, pour les pauvres, des soupes populaires avaient été organisées avec l'aide d'une organisation juive internationale. Mais elles étaient tout à fait insuffisantes et la faim faisait des ravages.

Personnellement, jusqu'en 1942, nous avons pu nous nourrir car nous avions de l'argent. Mais, dans la rue, on devait, chaque matin, enjamber les cadavres non encore ramassés des gens morts de faim. C'est un spectacle qu'on ne peut oublier: on marche dans la rue et on enjambe des cadavres.

Le froid ou la chaleur

En hiver, le problème de chauffage était crucial. L'électricité était coupée. Pour nous éclairer, nous avions des lampes à acétylène qui fumaient, sentaient mauvais et salissaient tout. Pour nous chauffer, du bois acheté à grands frais mais qui était humide. Il n'y avait vraiment pas de place pour en stocker afin de le sécher. J'étais

préposée à allumer le feu le matin. Je pouvais passer plusieurs heures avant de réussir à l'allumer. Finalement, nous avions tout de même un peu de feu alors que le froid sévissait et que tant de gens en souffraient.

En été c'était la chaleur qui était insupportable. Partout des odeurs nauséabondes, de la saleté, des détritrus, des mouches et le risque majeur d'une épidémie de typhus.

Le typhus

Tous vivaient sous la terreur du typhus. Les Juifs du ghetto qui étaient directement concernés, mais aussi les Allemands qui, craignant que le mal ne se répandît à l'extérieur, autorisaient l'achat de produits désinfectants.

Lorsque le typhus frappait quelqu'un dans une famille qui avait des relations bien placées, on ne le déclarait pas. Le malade était soigné en cachette. En effet, lorsqu'un cas était déclaré, le malade devait être hospitalisé, et les membres de son entourage envoyés au Bain Public pour être désinfectés et avoir la tête rasée; tous pâtissaient de la situation. Aussi dans la plupart des familles que nous connaissions, quand un membre tombait malade, il était soigné en cachette.

Le typhus s'est très vite propagé dans le ghetto à cause de la promiscuité épouvantable qui y régnait. Un entassement indescriptible de personnes qui se renforçait de plus en plus, d'abord avec les Juifs de Varsovie, puis avec les Juifs des petites villes environnantes que les Allemands liquidaient peu à peu. Les gens vivaient n'importe où, dans les caves, dehors ... Des tensions naissaient entre les uns et les autres. La misère devenait effrayante.

La misère, les mendiants et les voyous.

En raison de la grande misère qui régnait dans le ghetto, les mendiants se multipliaient. Parmi eux, des Juifs qui venaient d'Allemagne, et ne pouvaient se faire comprendre parce qu'ils ne parlaient que l'allemand. Ils montraient aux passants de photos de leur vie d'avant. On pouvait voir par exemple une salle à manger pleine de lumière et décorée d'argenterie, avec la mère servant un bon repas. Quelle déchéance était la leur!

Les voyous se multipliaient aussi. Il est vrai que des familles comme la nôtre possédaient encore assez d'argent pour pouvoir s'offrir des pommes de terre, des légumes, des fruits et même de la viande, objets de convoitise de tous les affamés. Aussi, dans la rue, des jeunes voyous guettaient-ils les femmes portant des sacs à provisions. Dès qu'ils en voyaient une, ils se précipitaient vers elle,

lui arrachaient ses provisions et se les mettaient aussitôt dans la bouche pour qu'on ne puisse pas les leur reprendre. Un jour, ma mère avait pu acheter des radis et des fraises qui lui furent aussitôt arrachés. Elle revint chez nous assez bouleversée. Mais la vie était alors ainsi! Et ma mère nous disait toujours: "Je ne peux pas donner aux autres, parce que demain peut-être un morceau de pain coûtera un diamant!"

Moi, j'étais une enfant, je ne voyais pas cette férocité qui se développait dans le ghetto et j'essayais de m'adapter le mieux possible.

"Je m'adaptais"

Lorsque j'étais arrivée au ghetto, j'étais malheureuse: je n'avais pas de camarades et me sentais seule. En dehors des familles cultivées, la plupart des Juifs du ghetto parlaient le yiddish. Je ne connaissais pas cette langue, et je n'avais pas l'habitude de fréquenter des gens qui la parlaient. Des enfants me jetaient des pierres en criant que j'étais Polonaise, que j'étais convertie, que j'étais ceci ou cela, parce que je ne parlais que le polonais.

Mais peu à peu, ma vie s'était organisée et je me suis adaptée. La capacité d'adaptation d'un enfant est d'ailleurs tout à fait remarquable. D'abord, j'ai pu suivre quelques cours organisés par des anciens professeurs. Ensuite j'ai pu me faire quelques camarades. J'allais jouer avec eux dans le jardin d'une prison qui avait brûlé lors des bombardements de Varsovie. J'étais passionnée par tout: les jeux de ballon avec un groupe de garçons et de filles, le premier flirt, les petites histoires d'adolescents. J'oubliais le reste, la misère du ghetto que je traversais pour venir au jardin, la mort, le danger. Un jour, je suis rentrée à la maison avec un peu de retard, ma mère qui s'était tellement inquiétée, était furieuse. Mais moi, j'étais insouciant.

Je trouvais cette nouvelle vie tout à fait supportable. Je ne souffrais pas de la faim, j'allais aux cours, j'allais au jardin, j'apprenais à lire et à écrire à ma petite soeur. Pour Noël, je lui fabriquais des petits jouets, des petits meubles avec des boîtes d'allumettes collées avec du papier brillant. Par ailleurs enfin, j'avais la chance de ne jamais rencontrer d'Allemands.

Les Allemands et le ghetto

Le ghetto se composait d'un grand ghetto et d'un petit ghetto, reliés entre eux par une rue principale.

En principe, les Juifs riches et assimilés habitaient dans le petit ghetto où les maisons étaient plus agréables. Ma mère n'avait



Mère et filles au gala en 1961
 (photo envoyée à Bucarest à
 mon père qui l'a envoyée en
 Argentine à l'oncle Jovian
 et à la sœur -)

pas voulu s'y installer. Elle pensait que les Allemands commenceraient par éliminer les Juifs riches, et qu'il valait mieux en conséquence être mêlés aux Juifs pauvres. C'était son idée. Nous habitions donc dans le grand ghetto.

Tous les jours vers midi, un commando de S.S. traversait la rue qui reliait les deux parties du ghetto pour se rendre à la prison, la plus grande prison de Varsovie. Y étaient enfermés des Polonais de la Résistance ou tout simplement des gens chez qui les Allemands avaient trouvé des postes de radio. Quand le commando arrivait, c'était la terreur dans la rue. Les S.S. frappaient tous les Juifs qu'ils rencontraient, ils frappaient, ils tuaient même. On savait donc qu'il valait mieux que la rue se trouve déserte lors de leur passage. C'étaient des S.S. habillés en noir. Je ne les ai jamais vus, mais je pouvais les imaginer.

Je n'ai pas vu non plus de soldats allemands se promener dans le ghetto. Sans doute évitaient-ils au maximum de s'y rendre. Ils avaient trop peur des poux et du typhus, ainsi que de la puanteur. En définitive, mieux valait pour nous ne jamais les rencontrer. Nous souffrions déjà suffisamment de toutes leurs mesures criminelles, ou tout simplement de leurs "rapines". Heureusement parfois un geste de solidarité juive venait adoucir les conséquences d'une nouvelle spoliation.

Un geste de solidarité plein de reconnaissance

A un moment donné, les Allemands décrétèrent que les Juifs du ghetto devaient leur remettre toutes les fourrures qu'ils possédaient encore. Ma mère était dans tous ses états. Elle n'avait pas d'autre manteau en dehors de celui de fourrure qu'elle dûit remettre aux autorités. Il n'y avait pas de magasin de confection. Toutefois au rez de chaussée de la maison où nous logions, se trouvait une petite boutique de tailleur. Un modeste tailleur vivait là avec sa femme et ses deux filles. Ma mère alla lui demander s'il n'avait pas un manteau à lui vendre. Il possédait un de ces manteaux que pendant la guerre on appelait "frac", noir, très serré, avec un col un peu lourd. Il le lui offrit en refusant la moindre somme d'argent, ce qui, dans les circonstances d'alors, était un cadeau d'une valeur inestimable.

Le tailleur expliqua à ma mère qu'avant la guerre, il avait bien connu mon père. Pour lui permettre de gagner un peu d'argent, mon père lui portait ses pantalons à repasser, il lui donnait ses costumes dès qu'ils étaient un peu défraîchis, et le tailleur pouvait les revendre. Pour le moindre service, mon père lui donnait un pourboire royal. Et cet homme, si modeste mais plein de reconnaissance, dit à ma mère en lui offrant le manteau: "J'ai vraiment vécu de la générosité de Maître Frydman, je peux l'en

remercier aujourd'hui avec ce manteau." Et il ne voulut rien accepter de ma mère.

Ce genre d'événement bénéfique était évidemment rarissime. Et ma mère, qui se sentait responsable de nos deux vies, se faisait bien des soucis.

Les soucis d'une mère, l'angoisse de deux enfants.

Un des moments les plus difficiles pour ma petite soeur et pour moi-même fut quand notre mère nous annonça qu'elle avait trouvé un "pou infecté" sur elle. Elle risquait en effet d'être contaminée, de tomber malade et, sans doute, de mourir.

Ma mère, très soucieuse, commença à me préparer à cette éventualité. Elle m'expliqua où trouver de l'argent, qui devait s'occuper de nous, etc. Pendant plusieurs jours, nous avons vécu dans une angoisse épouvantable. Mais, grâce à Dieu, elle n'est pas tombée malade: probablement, le pou n'avait pas eu le temps de la piquer.

Quel soulagement pour nous! Ma mère décida néanmoins alors de m'envoyer suivre des cours de couture, en me disant: "Il faut que tu puisses travailler." Elle pensait sans doute au cas où ...

Des cours de couture

Je trouvais détestable d'être obligée d'apprendre à coudre! Je n'avais que onze ans! Je devais passer mes matinées auprès d'une vieille femme et de ses trois filles (dont une était anormale) qui faisaient office de couturières. Elles achetaient des vieux vêtements qu'elles transformaient pour en faire des neufs. Elles les vendaient ensuite au marché noir à des paysans polonais contre de la nourriture. C'est dans cette famille que j'ai appris à coudre. Je ne savais pas me servir de la machine mais je savais m'occuper des finitions.

Je détestais rester des matinées entières auprès de ces femmes alors que mes camarades continuaient à aller jouer dans le jardin de la prison détruite. Mais là encore, je ne me suis pas révoltée. J'aurais pourtant tellement préféré aller à l'école!

Regrets de l'école: un "petit animal".

J'ai toujours profondément regretté de ne pas avoir reçu d'instruction "normale", c'est à dire en apprenant tous les ans quelque chose de nouveau selon un rythme régulier. Ma scolarisation est restée toujours très décousue. J'ai appris un peu d'histoire de la Pologne, un peu de littérature, mais jamais de mathématiques ni de physique-chimie. Bien sûr après la guerre, j'ai

pu obtenir mon bacc en Angleterre en réussissant à me "faufiler" dans des matières pour lesquelles les connaissances scientifiques n'étaient pas nécessaires. Cependant j'ai toujours souffert d'un manque. Aussi, quand bien des années plus tard ma fille m'a envoyé son premier travail de doctorat en chimie organique, j'ai vraiment eu un sentiment de revanche envers la vie, alors que j'étais complètement analphabète en la matière.

D'autres individus ont aussi subi les circonstances dramatiques de la guerre et certains sont pourtant devenus des chefs d'état ou des grands savants. Moi, je suis restée comme un "petit animal". La guerre a fait de moi un vrai petit animal, qui s'adapte très vite à toutes les situations, à tous les milieux, mais qui reste incapable de suivre des raisonnements abstraits. Un petit animal à l'aise dans les situations concrètes et qui finalement pense qu'il faut toujours essayer de survivre à tout prix.

Et pourtant, dans le ghetto, il était de plus en plus difficile de survivre. Les déportations avaient commencé.

Le médecin-chef du ghetto

Un après-midi, alors qu'il commençait déjà à faire sombre, j'eus la surprise de rencontrer près de l'endroit où nous habitions le médecin du regiment de mon père. J'avais toujours pensé qu'il était catholique, aussi je m'étonnais: "Mais Docteur, que faites-vous ici?" En réalité c'était un Juif converti, doté d'un type aryen. Il portait d'ailleurs un double brassard, un premier très visible avec une croix rouge qui le faisait prendre pour un médecin non-juif, et, en dessous, un autre avec l'étoile de David qu'il ne montrait que quand les circonstances l'exigeaient.

Il m'accompagna auprès de ma mère qui s'étonna à son tour: "Pourquoi êtes-vous venu au ghetto? Vous ne ressemblez pas à un Juif et personne ne sait que vous l'êtes!" Il répondit que pendant plus de vingt ans, il avait fait passer le conseil de révision aux paysans des environs. Certains d'entre eux lui avaient demandé à être reformés pour pouvoir continuer à travailler dans leurs champs. Il avait toujours refusé et en conséquence s'était fait des ennemis. Aussi avait-il craint d'être dénoncé comme Juif aux Allemands: "J'ai eu peur et je suis venu au ghetto."

Il était devenu médecin-chef du ghetto. Et, comme tel, il était porteur d'un laissez-passer qui lui permettait de sortir le soir. C'est ainsi qu'il put prendre l'habitude de venir nous voir après ses longues journées de travail. Il nous apportait régulièrement des gâteaux qui faisaient notre plaisir. Il était comme un rayon de soleil dans notre vie. Par ailleurs, il trouva un travail pour ma mère et un logement dans son ministère. Il joua un grand rôle dans notre survie au ghetto.

Lorsque les déportations commencèrent, combien de personnes n'a-t-il pas essayé de sauver! Un jour, une femme le supplia de sauver son fils de 13 ans, un violoniste très doué, "un futur virtuose" - disait-elle - qui avait été ramassé et envoyé à l'Umschlagplatz d'où partaient les trains de déportés. Il fonça aussitôt avec l'ambulance jusqu'à la place. Mais c'était trop tard, le convoi était déjà parti. Une autre fois, des confrères lui ont fait savoir que la femme et la fille d'un médecin qui avait rejoint l'armée Anders, avaient été envoyées à l'Umschlagplatz. Il y fonça de nouveau avec l'ambulance et put les libérer. Cependant le lendemain, elles furent de nouveau ramassées, et il ne put rien faire. Il se désespérait: "Qu'est-ce que je dirai à Jean si je survis? Que je n'ai pas su sauver sa femme et sa fille!" Il était en fait impuissant contre les déportations qui se multipliaient.

Les déportations

Nous nous étions installées dans notre nouveau logement situé sur une des artères principales du ghetto. Par la fenêtre, nous pouvions voir des gens qui marchaient, marchaient; tous ces gens allaient être déportés. Dans cette masse humaine en mouvement, on pouvait voir de nombreuses femmes en tenue d'infirmières. Beaucoup de femmes s'habillaient ainsi parce qu'on disait qu'il y avait une chance de survie pour le personnel sanitaire.

Toutefois la plupart des gens ne savaient pas qu'ils allaient à la mort. Un jour, un homme est revenu d'où les autres ne revenaient jamais. Il avait su se cacher sous des chiffons dans un wagon vide. Il courait dans les rues du ghetto en criant: "Ne vous laissez pas déporter! Il vont vous tuer, vous brûler!". Les gens qui l'entendaient se disaient: "Il est fou, il ne faut pas le croire." L'instinct vital est tellement puissant en l'homme que celui-ci préfère ne pas voir une réalité mortelle.

Alors que les déportations battaient leur plein, nous avons rencontré une voisine qui se rendait à une convocation. Ma mère lui déconseilla de s'y rendre. Mais cette femme lui rétorqua que les Allemands avaient promis deux kilos de pain et de la confiture à tous ceux qui s'y rendraient. Et elle partit. Moi qui mangeais encore alors à ma faim, j'ai éprouvé une totale incompréhension vis à vis de cette femme. J'avais tellement envie de lutter pour vivre, pour vivre à tout prix, pour SURVIVRE.

En voyant les gens partir, je ne me demandais pas s'ils allaient à la mort ou non, mais je savais qu'il ne fallait pas se laisser attraper. Ma réaction était instinctive, je ne savais pas de quelle façon les Allemands pouvaient nous faire du mal. Mais je savais qu'il ne fallait pas se faire attraper. Et ma mère était résolue à tout

essayer pour nous sauver. Cependant notre situation était devenue particulièrement précaire. Les rafles s'accéléraient de plus en plus.

Une rafle mémorable par des Lettons

Un jour, un des plus terribles de ma vie, une grande rafle fut opérée par des Lettons enrôlés dans l'armée allemande. C'étaient eux qui, la plupart du temps, intervenaient dans le ghetto.

A un moment donné, ils ont fermé la rue dans laquelle nous habitions et ont commencé à faire sortir les gens, maison par maison. Alors, chez nous, les adultes ont eu une idée. Ils ont dressé des tables dans l'entrée principale, derrière la porte cochère. Chacun a donné tout ce qu'il possédait, du pain et de la vodka, surtout de la vodka. Quand les Lettons ont ouvert la porte, on leur a offert à boire. Et le médecin-chef qui était présent leur affirma qu'il n'y avait personne dans les étages, que c'étaient des bureaux et que les bureaux étaient fermés. Il burent de la vodka et se retirèrent.

La rafle a duré douze heures. Douze heures durant lesquelles nous avons attendu, avec des petits sacs tout prêts, dans la crainte qu'ils ne reviennent nous chercher. Et par les fenêtres, je voyais des gens qui marchaient, marchaient, marchaient sans fin. Parmi eux, le pédagogue Korczak.

Le pédagogue Korczak

Avant la guerre, Korczak s'était fait connaître par ses expériences de pédagogie moderne. Dans le ghetto, il s'était dévoué aux enfants d'un orphelinat. Quand ceux-ci furent arrêtés, il les accompagna. Mais il était tellement connu qu'un ordre arriva pour l'exempter de la déportation. Il refusa, ne voulant pas abandonner les enfants dont il se sentait responsable. Il monta dans un wagon avec eux et disparut à jamais. C'était vraiment un héros exceptionnel. Après la guerre, une fondation Korczak fut créée pour offrir des séminaires de pédagogie aux chercheurs.

Je me rappelle avoir vu ces enfants passer devant nous. Ce fut la journée la plus éprouvante de ma vie. J'avais un sentiment de peur absolument intolérable, j'ai alors dit à ma mère: "Quoi qu'il arrive, je ne veux pas rester ici à attendre qu'on vienne nous chercher."

Une situation de plus en plus désespérée

Pour les Allemands, aujourd'hui, celui-ci avait le droit de vivre, et le lendemain, c'était celui-ci qu'ils envoyaient à la mort. Un jour, tel papier avait une valeur extraordinaire, il permettait aux ouvriers d'une usine qui travaillaient pour les Allemands d'avoir le

droit de vivre, et le lendemain, le même papier, parfois obtenu après bien des efforts et avec de l'argent, n'avait plus aucune valeur.

Les vieillards et les enfants étaient des victimes particulièrement visées en raison de leur "inutilité". Seules les personnes dans la pleine force de l'âge et valides étaient encore épargnées pour leur capacité de travail. Mais l'étau se resserrait de plus en plus, et ma mère faillit être prise à son tour.

Ma mère sauvée in extremis d'une rafle matinale

Un jour ma mère, qui avait laissé un diamant caché dans le compteur de notre ancienne chambre, voulut aller le récupérer, pensant qu'il nous serait bientôt utile. Elle décida de partir dès 5h du matin, les rafles ne commençant généralement que deux heures plus tard. Mais, ce jour-là, la police juive avait reçu l'ordre de commencer plus tôt. Et ma mère fut arrêtée en cours de route.

Elle était désespérée, elle nous avait laissées, ma soeur et moi, et s'inquiétait pour nous. Elle reprit toutefois espoir quand elle vit que seule la police juive opérait. Elle vit un officier dont le fils avait suivi quelques cours avec moi au début de l'organisation du ghetto. Elle le supplia de la laisser repartir, il refusa. Arrivée près de l'Umschlagplatz, elle reconnut un autre officier avec lequel, avant la guerre, elle avait joué une fois au bridge. Il la prit par le bras et l'emmena se cacher derrière une porte cochère. Elle était sauvée.

Et nous, nous l'avons attendue pendant des heures. L'attente était particulièrement éprouvante. J'avais décidé que si elle ne revenait pas, nous irions la chercher. Enfin elle est revenue. Mais alors nous avons décidé de quitter le ghetto!

Projet de quitter le ghetto

Le médecin-chef du ghetto était assisté d'un adjudant, un Juif bien sûr. Et cet adjudant travaillait directement pour les Allemands, mais, en même temps, il était notre ami. En me regardant, il dit un jour à ma mère: "Avec le visage qu'elle a, je ne lui donne pas douze heures pour survivre de l'autre côté." Je lui aurais alors répondu: "Vous savez, ici j'attends la mort, là-bas je la braverai!"

Un proverbe polonais, plus ou moins bien traduit, affirme: "La destinée traîne ceux qui ne veulent pas avancer, elle mène ceux qui le veulent". J'ai toujours essayé de faire de ce proverbe le fondement de ma vie, ce proverbe grâce auquel je suis sortie du ghetto de Varsovie.

Je savais que j'avais peu de chances de survivre à cause de mon visage. J'avais très peur parce qu'il était impossible de le cacher. On peut cacher les autres parties de son corps avec les

vêtements, mais le visage reste toujours à découvert, devant Dieu et devant le hommes. Cependant j'étais absolument décidée à faire tout mon possible pour survivre. Il nous fallait quitter le ghetto le plus rapidement possible.

Trois possibilités de sortir de l'enfer

Quelques possibilités existaient encore pour sortir de notre enfer. La première consistait à passer par l'immeuble de la Cour Suprême. En effet une entrée donnait sur l'intérieur du ghetto et une sortie donnait sur l'extérieur. Mais au-delà de cette sortie, des Polonais guettaient les Juifs qu'ils reconnaissaient à leurs regards apeurés. Quand ils en repéraient un, ils l'entraînaient derrière une porte cochère et lui dérobaient tout ce qu'il avait sur lui.

La seconde possibilité était de passer par des trous pratiqués dans le mur du ghetto. Par endroits, des briques avaient en effet été descellées, et les trous cachés par des plaques de bois recouvertes de morceaux de briques. Il suffisait donc de retirer ces plaques de bois et de sortir à quatre pattes. Mais là aussi les Polonais guettaient.

Une troisième possibilité était de se joindre à un groupe de travailleurs juifs qui travaillaient hors du ghetto. Il fallait payer celui qui dirigeait le groupe. Il prenait en effet un grand risque puisqu'il emmenait plus de personnes qu'il n'en ramenait. Il y avait toujours une sentinelle allemande chargée de faire le compte des sortants et des entrants. Mais heureusement, lors du retour, ce n'était en principe jamais la même sentinelle. Cependant, il arrivait souvent que le compte du matin soit vérifié de près.

Fin août 1942: Je quitte enfin le ghetto

Il fut décidé que je sortirais avec un de ces groupes. Je n'avais alors que douze ans et il fallait avoir 14 ou 15 ans pour travailler. Ma mère m'a donc fait un chignon et m'a habillée de vêtements longs pour me vieillir. Et je suis partie avec une amie plus âgée que moi.

Nous sommes bientôt arrivés à une sortie du ghetto. L'Allemand de garde nous compta et nous recompta. Il vérifia si mon amie qui était assez grosse n'avait rien caché sous ses vêtements. Ce fut un moment très difficile pour l'ensemble du groupe. Enfin, la jeune fille après avoir reçu un coup de poing put rentrer dans le rang. Il est vrai que le garde avait reçu de l'argent de chacun d'entre nous.

Nous avons pu alors sortir du ghetto. Ensuite nous avons marché vers le sud de Varsovie jusqu'au jardin où les membres du groupe travaillaient sans salaire. En revanche, ils pouvaient

ramener un peu de nourriture achetée à prix d'or auprès de paysans polonais.

On m'a cachée dans un buisson et c'est là que la nièce d'une amie de ma mère est venue me chercher. C'était un acte exceptionnel que de prendre ainsi en charge une adolescente aux cheveux noirs, au nez busqué et aux yeux apeurés, une petite Juive qui avait enfin quitté le ghetto.

AOÛT - SEPTEMBRE 1942
MES PREMIÈRES CACHETTES HORS DU GHETTO.

Trois semaines dans un appartement de Varsovie

C'était une splendide journée d'été. La jeune-fille m'a prise par la main et a appelé un fiacre. Elle a demandé au cocher de baisser la capote comme s'il pleuvait. Le voyage n'a duré qu'une demi-heure mais, pour moi, il a duré cent ans. C'était très éprouvant.

La jeune-fille m'a amenée à l'appartement de sa tante qui était alors en vacances. Elle m'a montré la chambre que je devais occuper, en me recommandant de ne faire aucun bruit. Les habitants de l'immeuble savaient que la tante était en vacances, et le moindre bruit aurait attiré leur attention. Il fallait se méfier des dénonciations si fréquentes à l'époque.

Pour une adolescente de 12 ans, c'était une très lourde épreuve de rester ainsi seule dans un appartement inconnu et en de telles circonstances. Je savais que ma mère et ma soeur étaient encore au ghetto. Et, chaque jour je me demandais avec angoisse si elles n'avaient pas été déportées. Enfin, ne pouvant communiquer avec personne, j'avais l'impression que chaque journée s'étirait comme si elle ne devait jamais finir.

Lors des derniers jours que j'avais passés au ghetto, j'avais eu très faim. Il n'y avait plus rien à acheter. Ma mère un jour avait réussi à troquer un diamant contre un chou! Mais c'était exceptionnel. J'avais donc très faim en arrivant dans cet appartement. La jeune-fille m'avait bien montré une réserve de nourriture, avec des oeufs en conserve et d'autres denrées appétissantes. Si je m'étais écoutée, je n'aurais fait que manger toute la journée. Mais je me disais que je ne pouvais tout de même pas dévorer toutes les provisions de mon hôtesse providentielle. Aussi j'étais tout le temps affamée.

J'essayais de lire. J'avais trouvé un récit de la vie de Marie Curie par sa fille Eva, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je suis restée cachée seule dans cet appartement pendant peut-être trois semaines.

Après la guerre, j'ai appris que quelqu'un d'autre avait été caché en même temps que moi dans l'appartement, un certain Thomas Bergson, parent du grand philosophe, issu d'une grande famille juive polonaise qui avait fondé un petit hôpital dans le ghetto. Si j'avais rencontré cet homme, j'aurais sans doute mieux supporté cette période d'extrême tension.

Cette solitude était vraiment terrible. Je n'avais pas tellement peur pour moi mais je m'inquiétais pour ma mère et ma soeur.

C'était l'été, il faisait très chaud. Beaucoup de Varsoviens avaient quitté la ville. Je me sentais abandonnée jusqu'au jour où une amie de ma mère est venue me chercher.

Une semaine dans une école

Cette amie de ma mère était chargée de me trouver une nouvelle cachette, ce qui n'était guère facile. Finalement, elle me conduisit au laboratoire de sciences naturelles de mon ancienne école. Comme c'étaient encore les vacances - nous étions à la veille de septembre - le laboratoire situé sur la terrasse de l'immeuble était désert ainsi que les salles de classe. Les seules personnes au courant de ma présence étaient la directrice et la concierge qui m'apportaient à manger. Je ne devais en aucun cas sortir de l'endroit où l'on m'avait cachée.

S'est alors produit un événement tout à fait inattendu: les Soviétiques ont bombardé Varsovie et une bombe incendiaire est tombée sur le toit de l'immeuble. Le laboratoire a commencé à brûler. Je me trouvais confrontée à un dilemme épouvantable: descendre ou ne pas descendre. Heureusement, la concierge est arrivée avec un manteau au grand col de fourrure. Elle me recommanda de l'enfiler en cachant mon visage avec le col, et me fit descendre à la cave. La cave était pleine d'Allemands. J'y suis restée toute la nuit. Les pompiers sont intervenus, mais le haut de l'immeuble avait brûlé, ma cachette était détruite. Alors la directrice de l'école décida de me cacher dans son propre appartement.

Puis la rentrée scolaire eut lieu. Je me souviens encore de ce 1^{er} septembre 1942, une belle journée, la journée de la rentrée des classes à Varsovie. Je m'étais postée derrière les doubles rideaux de velours du salon de la directrice et je voyais arriver les enfants. Alors j'ai pleuré, j'ai pleuré, tellement j'aurais aimé être à leur place, tellement j'aurais aimé pouvoir aller m'asseoir sur le banc d'une classe pour écouter, apprendre, m'amuser et partager des idées avec des camarades. Et j'étais là, derrière les doubles rideaux, à la merci de n'importe quelle dénonciation qui m'aurait entraînée à la mort. J'étais très malheureuse, je n'étais pas révoltée mais j'étais très malheureuse.

Il m'est difficile de préciser combien de temps je suis restée chez la directrice de l'école. Lorsque l'on vit caché, la perception du temps est tout à fait différente de celle que l'on a dans la vie normale. Peut-être suis-je restée une semaine mais cela m'a semblé une fois de plus une éternité.

Je ne faisais rien. J'avais bien un livre, mais je n'arrivais pas à lire. Je ne faisais rien sinon attendre, j'attendais, j'attendais. Je savais que la directrice me garderait le temps qu'il fallait pour me

trouver une autre cachette. Elle ne pouvait pas me garder plus longtemps. En effet, n'importe quel écolier, n'importe quel professeur pouvait entrer inopinément dans son appartement situé au-dessus de l'école, et me trouver. C'était trop dangereux.

Un nouveau départ

Quelques jours plus tard une amie de ma mère s'est présentée. Bien que d'origine juive, elle avait encore la possibilité de vivre hors du ghetto. Elle était mariée au directeur du lycée de garçons de Varsovie, un Juif converti. Avant la guerre, lors d'un congrès de pédagogie en Allemagne, il s'était lié d'amitié avec un fonctionnaire important du ministère de l'éducation nationale. Ce fonctionnaire lui avait fait parvenir des papiers qui le couvraient lui et sa famille et leur permettaient de vivre dans la Varsovie aryenne. C'est le seul cas de ce genre que je connaisse.

Cette amie de ma mère est donc venue me chercher, accompagnée de ma soeur qui, après sa propre sortie du ghetto, avait été cachée dans la famille de notre ancien chauffeur. Et elle nous emmena toutes les deux dans un couvent.

- 10 septembre 1942: La maison-mère de la "Famille de Marie",

Le couvent se trouvait en plein coeur de Varsovie, au 53 rue Hoza. Il existe toujours, rien n'y a changé, il est resté tel qu'il était à l'époque. C'était la maison-mère d'une congrégation d'obédience franciscaine appelée la "Famille de Marie" et qui regroupait plusieurs couvents, en Pologne uniquement. Par la suite, après la guerre, les soeurs polonaises ouvrirent une maison en Argentine.

Le couvent était blotti dans un jardin ceint d'un haut mur. Nous avons traversé le jardin silencieux puis nous avons pénétré dans un petit bâtiment de bois. Là nous fûmes saisies par une odeur de cire, une de ces odeurs qu'on ne peut oublier. Nous étions entrées dans un havre de paix.

Une Mère supérieure très engagée

Dans l'entrée, veillait une soeur concierge, une sorte "d'oeil de Moscou" pour la Mère supérieure. Cette dernière était tellement engagée dans des activités de résistance qu'il fallait toujours rester sur le qui-vive et surveiller tous ceux qui entraient dans le couvent. Les Polonais, même le plus dévoyés, ressentaient un tel respect pour les couvents qu'aucune dénonciation n'était à craindre. Mais les Allemands, eux, ne respectaient pas Dieu. Il était donc nécessaire de parer à tout danger de perquisition.

Je dois rappeler ici que lors de l'élection de Pie XII en 1939, beaucoup de Polonais s'inquiétèrent, ils connaissaient trop bien ses faiblesses vis à vis de l'Allemagne nazie. Cependant, c'est grâce à ce Pape que ma soeur et moi avons été sauvées. Je reste persuadée que des ordres ont été donnés aux couvents de Pologne pour sauver des enfants juifs.

La Pologne comptait de nombreux couvents. Mais je pense que notre congrégation a sauvé plus de monde que d'autres. Sans doute notre Mère supérieure s'est-elle montrée exceptionnellement courageuse. Auprès d'elle tous pouvaient trouver refuge, elle ne repoussait personne. Elle s'appelait Mathilde Getter. Était-elle d'origine germanique comme le laisse supposer la consonance de son nom? Ses yeux paraissaient très profonds, son visage rayonnait de bonté. Pour moi, c'était une véritable sainte: je l'ai toujours vénérée et je la vénérerai jusqu'à la fin de mes jours. Lorsqu'elle a été remplacée, j'en ai eu beaucoup de chagrin comme si j'avais perdu ma propre mère. Je sentais que celle qui lui avait succédé continuait à exécuter ses ordres sans toutefois partager ses idées.

Notre bienfaitrice est morte dans les années 1957-58. Mes filles qui se trouvaient alors à Varsovie ont pu assister aux obsèques et ainsi lui rendre un dernier hommage.

Donc en ce jour du 10 septembre 1942, ma petite soeur et moi avons été introduites dans le bureau de la Mère supérieure. L'atmosphère était paisible autour d'elle. Elle nous a regardées en disant: "D'accord, je les accepte." C'était vraiment le plus grand bien qui pouvait nous arriver. Cependant la maison-mère de la Congrégation ne recevait que des religieuses parfois simplement de passage entre deux couvents. Aucun enfant ne pouvait y résider, nous n'y avons donc passé qu'une nuit.

Un voyage en train vers le couvent d'Elody

La Mère supérieure convoqua la religieuse responsable d'un couvent de la Congrégation situé à une douzaine de kilomètres de Varsovie, dans le village d'Elody. Le voyage en train de deux enfants juives devait être une tâche bien délicate pour qu'il soit ainsi confié à une responsable.

Ma soeur et moi avons traversé Varsovie avec la religieuse pour gagner la gare qui se trouvait de l'autre côté de la Vistule. Et nous avons pris le train. Je n'avais rien pour cacher mon visage si reconnaissable. Mais la religieuse nous tenait par la main et nous nous sommes assises toutes les trois dans un compartiment. Le contrôleur, les voyageurs, personne ne nous a remarquées. Enfin peut être certains nous ont-ils remarquées, mais nous étions avec une religieuse, et les Polonais ressentaient un tel respect envers l'Église que notre sécurité était assurée. J'ai moi-même toujours

garde un semblable respect qui d'ailleurs subsiste actuellement en Pologne.

Nous sommes enfin arrivées au couvent d'Elody. La religieuse nous accompagna à l'orphelinat qui en dépendait. C'était pour ma soeur et moi le début d'une nouvelle tranche de vie qui devait durer presque trois ans.

MI-SEPTEMBRE 1942: DEBUT D'UN LONG SEJOUR À L'ORPHELINAT DU COUVENT D'ELODY

L'orphelinat

L'orphelinat abritait environ cent cinquante enfants ou adolescentes de trois à seize ans réparties en plusieurs groupes. Certaines d'entre elles, orphelines de père ou de mère, avaient été placées là par leur famille qui payait un prix de pension aux religieuses. Les autres, soit la grande majorité, privées de toute parenté, étaient prises en charge par le couvent avec l'aide d'une subvention - bien maigre - de la commune. Enfin, une trentaine de Juives arrivées peu à peu pour se cacher furent intégrées aux différents groupes sous l'anonymat d'une appellation purement polonaise. Toutes allaient à l'école avec les enfants du village.

La Soeur éducatrice Joanna

Lorsque nous sommes arrivées, ma petite soeur Irène et moi, nous avons été aussitôt confiées à l'éducatrice, Soeur Joanna qui ne se montra pas très accueillante. Il me semblait que, tout en obéissant à la Mère supérieure, elle n'était pas d'accord en ce qui concernait l'accueil d'enfants juifs. Il est vrai que toutes les religieuses risquaient leur vie en les accueillant. Mais, ce qui est formidable dans un couvent, c'est qu'on ne discute pas les ordres de la Supérieure et qu'on les exécute sans murmurer.

Je n'aimais pas Soeur Joanna parce qu'elle n'était pas bonne. Je peux d'ailleurs donner un exemple de cette absence de bonté. Au début, nous pouvions nous joindre aux autres enfants qui fréquentaient l'école. Mais bientôt nous en fûmes empêchées. Sans doute la Mère supérieure avait-elle craint, à cause de mon visage typé, que les enfants du village ne me reconnaissent comme Juive. Aussi devions-nous, Irène et moi, rester seules dans la grande maison toute une partie de la journée. Soeur Joanna décida alors de fermer à clé la salle de bain et les W.C. de peur que nous ne les salissions. Nous étions en conséquence obligées, par tous les temps, de courir jusqu'aux cabinets qui se trouvaient au fond du jardin. Souvent Irène, qui n'avait alors que six ou sept ans, n'arrivait pas à temps et faisait pipi dans sa culotte. Je demandais donc à Soeur Joanna de bien vouloir laisser les cabinets de la maison ouverts mais elle refusa sèchement.

Par la suite, Soeur Joanna fut remplacée par une autre éducatrice, Soeur Louise. Peut être fut-elle ainsi remplacée à cause de son manque de bienveillance envers les enfants. Heureusement, dans l'ensemble, les autres religieuses nous témoignaient beaucoup



la Mère supérieure



Réunion de la vie active des sœurs à Tignes (1988)

de gentillesse. Et bientôt ma sœur et moi devions-nous être "favorisées" par l'une d'entre elles.

La Soeur lingère Emmanuelle

Irène s'était accommodée de notre nouvelle situation. Pendant des heures entières, elle jouait seule avec des cartes en papier qu'elle s'était fabriquées elle-même. Moi, en revanche, je souffrais beaucoup de ne pouvoir aller à l'école. Mais, un jour, je fus chargée d'aider la soeur lingère à reprendre le linge des enfants, comme j'avais appris à le faire au ghetto.

La Soeur Emmanuelle était grande, avec une carnation un peu colorée et des sourcils blonds-roux. Elle était très enjouée et se montra très bienveillante à mon égard. Je me sentis tout de suite en confiance et très rapidement j'osai lui demander si je pouvais amener la petite Irène. C'était en hiver et il faisait si bon, si chaud dans la lingerie, alors que la pièce où ma sœur passait ses journées était glaciale car sans chauffage en l'absence des autres enfants. Soeur Emmanuelle accepta aussitôt. Quand elle sut que ma sœur s'appelait Irène, comme elle-même selon son état civil, elle se prit d'affection pour elle. Ce fut une grande chance. Dorénavant ma sœur pouvait avoir toutes les culottes sèches dont elle avait besoin!

Nous passions des journées paisibles dans la petite pièce pleine de rayonnages pour les différentes sortes de linge, celui qui appartenait en partie aux enfants entretenus par leur famille et celui qui était prêté aux orphelines. Soeur Emmanuelle veillait à l'ensemble avec beaucoup de soin. Tout était propre et bien rangé. Soeur Emmanuelle nous racontait des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Elle évoquait ses frères et sœurs. Comme la plupart des autres religieuses, elle venait d'une famille nombreuse, et ses récits étaient très variés. Ou bien, au contraire, elle restait silencieuse, et nous jouissions alors de son silence paisible. Nous nous sentions loin du monde extérieur, hors d'atteinte de la guerre et, en conséquence, assez heureuses. Par ailleurs enfin, ce qui était bien réconfortant, nous étions dorénavant protégées contre le froid hivernal.

Des couvertures providentielles contre le froid

Le jour, nous pouvions donc nous réchauffer auprès de Soeur Emmanuelle. Et la nuit, nous pouvions nous glisser dans des couvertures bien chaudes. En effet, dès la fin de l'automne, la jeune-fille sortie en même temps que nous du ghetto était venue nous en apporter.

Comme la jeune-fille était dotée d'un "bon visage", elle avait pu trouver un travail à Varsovie. Et, avec ses faux-papiers, elle pouvait circuler assez facilement. Elle était restée en contact avec sa

mère et avec la mienne qui se trouvaient encore alors toutes deux au ghetto. Ma mère lui avait indiqué où trouver de l'argent pour se procurer les couvertures. La jeune-fille, très courageuse et entreprenante, s'était occupée de tout. Les deux couvertures providentielles qu'elle nous apporta étaient très légères et chaudes. Je m'en souviens encore, elles étaient brillantes et jaunes et nous protégeaient contre le froid de la nuit. Ainsi nous ne souffrions plus du froid. En revanche, nous étions taraudées par les problèmes de nourriture.

Les problèmes de nourriture

Comme les autres enfants, je devais participer à certaines corvées domestiques dont le nettoyage des planchers. Mais je m'étais tout de suite révélée incapable de ce nettoyage. J'avais beau laver et relaver, ce n'était jamais propre. Aussi ai-je été finalement chargée du lavage de la vaisselle et de la distribution de la soupe. C'était une corvée fructueuse. Lorsque j'avais fini de distribuer la soupe, je pouvais manger ce qui restait collé au fond de la grande marmite.

Le matin, nous recevions un morceau de pain noir avec un peu de confiture de betterave et un quelconque jus de succédané de café. A midi, nous recevions soit une soupe, soit des légumes, et le soir une soupe de farine noir diluée dans du lait largement coupé d'eau. C'était immangeable mais j'avais tellement faim que je mangeais tout ce que l'on me donnait. Ma sœur qui était très délicate refusait cette soupe du soir. Comme je craignais qu'elle ne dépérisse, je me montrais brusque avec elle. Je lui pinçais les narines et je lui enfonçais de cuillers pleines dans la bouche. Heureusement que j'ai agi ainsi! En effet, après la guerre, j'ai appris qu'une autre petite fille cachée dans le couvent était morte lors de l'arrivée des troupes soviétiques, à la suite d'une maladie contractée à cause de la sous-nutrition.

Les autres enfants se comportaient comme de vraies sauvages. "Tu n'en veux pas?", nous n'avions même pas le temps de finir notre assiette, qu'elles se jetaient dessus comme des oiseaux de proie. Il fallait donc se défendre. Heureusement, j'étais très résistante et j'ai vite compris qu'il me fallait abandonner mes attitudes ou sentiments de fille de bonne famille bien élevée et rendre coup pour coup.

Mais bientôt, notre situation alimentaire s'améliora un peu grâce à notre mère qui put enfin sortir du ghetto.

SORTIE DE MA MÈRE DU GHETTO

Des "cartes de vie"

Après notre départ du ghetto, ma mère s'était rapprochée du médecin-chef qui continuait à l'aider. Un jour, les Allemands décidèrent que dorénavant seuls cinq mille Juifs pouvaient encore vivre au ghetto. Ils distribuèrent donc cinq mille "cartes de vie". Ceux qui n'en devenaient pas bénéficiaires devaient être déportés aussitôt. Le médecin-chef décida alors de présenter ma mère comme sa femme, et en tant que telle elle put recevoir le précieux document.

Par la suite, ma mère m'a raconté une histoire déchirante. Une mère et sa fille ne disposaient que d'une carte de vie. La mère suppliait sa fille de la prendre: "Je suis plus âgée, je connais la vie, j'ai été heureuse. A présent je veux que toi, tu vives." Mais la fille ne voulait pas accepter. Toutes deux partirent en déportation.

Quand ma mère m'a raconté ce drame, j'ai estimé que la fille avait fait une injustice à sa mère en refusant de vivre. En tout cas, moi, j'aurais accepté. Je savais en effet que si ma propre mère avait été confrontée à un semblable dilemme, elle aurait été heureuse, au moment de partir, de penser que j'avais une chance de vivre.

Une cachette dans un "bunker"

Alors que la situation du ghetto empirait de jour en jour, ma mère alla se réfugier avec une trentaine de personnes dans une sorte de "bunker" secret aménagé par un ingénieur. C'était une petite cave dans laquelle la promiscuité se révélait très éprouvante. La tension y était telle qu'un bébé y fut presque étouffé alors qu'il pleurait et que ses pleurs pouvaient attirer l'attention sur la cachette.

Ma mère, toujours très soucieuse de propreté, estimait que pour survivre il fallait ne pas se laisser aller et se laver quelles que soient les circonstances. Aussi, une nuit, alors que les autres dormaient, elle sortit du bunker par le petit passage qui donnait sur la cave voisine. Là, elle se lava avec un peu d'eau savonneuse qu'elle versa ensuite sur le sol avant de regagner le bunker. Le lendemain matin, des Allemands en patrouille avec leurs chiens policiers descendirent dans la cave et le sol mouillé attira leur attention. Heureusement les chiens ne purent déceler aucune présence humaine proche parce que des produits désinfectants avaient été déversés tout autour de la cave. Le souci de propreté de ma mère aurait pu néanmoins coûter la vie aux trente occupants du bunker.

Février 1943: Ma mère sort enfin du ghetto

Certains Juifs s'étaient peut-être imaginés qu'ils pouvaient rester longtemps dans leurs cachettes. Ils n'avaient pas pensé que les Allemands détruiraient complètement le ghetto. Mais la sauvagerie des Allemands confrontés à l'Insurrection se déchaîna. Et les Juifs qui n'avaient pu fuir trouvèrent une mort cruelle. Soit ils furent abattus lorsqu'ils sortirent de leurs cachettes, soit ils moururent étouffés, écrasés sous les décombres en flammes.

Ma mère, elle, put partir à temps. En effet, après l'alerte des chiens policiers, elle décida, coûte que coûte, de quitter le ghetto. Grâce au médecin-chef, elle obtint un laissez-passer et sortit à son tour de l'enfer.

Ses premiers pas hors du ghetto

En face de la sortie que ma mère avait empruntée, se trouvait un dispensaire de la Croix-Rouge. Au risque de sa vie, elle s'y présenta.

Par la suite, ma mère m'a raconté ce qui se passa alors: "Quand j'ai quitté le ghetto, j'ai eu l'impression que mes jambes ne me portaient plus. Je suis donc rentrée dans le dispensaire en demandant si je pouvais m'y reposer un peu parce que je ne me sentais pas bien. Une femme qui se trouvait dans l'entrée m'a aussitôt emmenée dans une petite pièce à côté. C'était l'ancienne assistante de mon beau-frère gynécologue, elle me rassura: "N'ayez pas peur, je ne vous dénoncerai pas, et je vais vous aider." Cette femme eut alors une idée remarquable. Pour protéger ma mère, elle lui prêta son "renard". En effet, comme les Juifs avaient été spoliés de leurs fourrures par les Allemands, une femme qui, sans avoir le type prononcé, portait un renard, ne pouvait pas être reconnue comme Juive. C'était un prêt inestimable; à l'époque, la moindre fourrure était devenue très précieuse. De plus, ma mère se sentait réconfortée par ce premier geste de solidarité.

Il est vrai qu'en règle générale, en 1943 à Varsovie, quand on voyait un Juif arriver du ghetto, même s'il était un ami proche, c'était comme si l'on voyait Lucifer en personne!

Une première cachette pour une dette de reconnaissance

Ma mère s'est ensuite rendue chez un ancien avocat à qui mon père avait rendu service avant la guerre. Cet homme avait été rayé de l'ordre pour avoir prêté l'argent que lui avait confié un client, à un ami indélicat qui ne lui rendit pas. Il se trouva déshonoré aux yeux de ses collègues qui lui tournèrent le dos. Mon père qui le

connaissait bien comme un homme confiant et bon, un chrétien fidèle, pensa qu'il avait agi avec légèreté mais sans malhonnêteté. Aussi le salua-t-il amicalement en présence de nombreux confrères, en lui promettant de l'aider à trouver du travail. Ainsi cet homme avait envers mon père une dette de reconnaissance dont il s'acquitta en accueillant ma mère pour sa première et sa deuxième nuits hors du ghetto. C'était pourtant d'autant plus dangereux pour lui qu'étant dans la résistance il gardait chez lui des papiers compromettants et des armes. Une dénonciation était, en conséquence, particulièrement à redouter. Il prit néanmoins le risque. Le pauvre homme devait mourir en 1944, lors de l'Insurrection de Varsovie.

Une seconde cachette

Ma mère se cacha ensuite chez un ami avocat dont l'épouse était d'origine géorgienne. Certains Géorgiens ayant collaboré avec les Allemands, cette femme avait obtenu une carte de Volksdeutsche ainsi d'ailleurs que son mari. Et tous deux recevaient chez eux des Allemands. Ma mère le lui reprocha tout en lui faisant honte: "Puisque tu agis si mal, tu dois au moins aider les autres", avait-elle conclu.

C'est ainsi que ma mère s'installa chez cet ami avocat. Elle comprenait toutefois qu'elle ne pouvait rester là longtemps. Elle risquait sans cesse de se trouver nez à nez avec un des visiteurs allemands, or elle n'avait alors aucun papier d'identité. Par ailleurs, l'immeuble se trouvait dans la rue où nous avions habité avant la guerre. N'importe qui apercevant ma mère pouvait la reconnaître et la dénoncer.

Aussi se rendit-elle auprès de la Supérieure du couvent qui nous avait envoyées à Elody, afin de lui demander son aide pour trouver un travail.

Une première place de "domestique"

La Supérieure se porta garante de ma mère auprès d'une femme impotente dont l'état exigeait beaucoup de soins. En général, on n'engageait pas de domestique sans référence écrite, mais la parole de la Supérieure était considérée comme une garantie de plus de valeur. Aussi ma mère fut-elle aussitôt engagée.

Ma mère put aller habiter chez sa nouvelle "patronne". Malheureusement, celle-ci vivait sans beaucoup de moyens et ne pouvait rémunérer ma mère correctement ni la nourrir suffisamment. Le travail était extrêmement dur et ma mère ne put le supporter longtemps. Elle fit de nouveau appel à la Supérieure qui lui trouva une nouvelle place.

Une seconde place de "domestique"

Les nouveaux patrons de ma mère faisaient du marché noir avec les Allemands. Ils avaient donc de l'argent, et la nourriture chez eux était abondante.

Ma mère avait obtenu des faux-papiers établis au nom de Wanda Tarkowska. Elle passait pour une "vraie" Polonaise. Comme elle était très belle, la maîtresse de maison s'étonnait qu'elle ne soit pas encore mariée. Elle l'avait même présentée à un Allemand avec qui son mari faisait des affaires. Ma mère, qui avait appris l'allemand lors de son enfance à Lublin et le comprenait parfaitement, devait faire semblant de ne rien comprendre de peur d'éveiller des soupçons sur son identité.

Mais la situation a fini par devenir impossible. Et par la suite, ma mère a quitté cette deuxième place, pour s'installer à ses frais dans une chambre.

Pendant toute cette période difficile, ma mère est venue nous voir régulièrement à l'orphelinat où notre vie se poursuivait avec des hauts et des bas.

SUITE DU SEJOUR À L'ORPHELINAT

Les visites de ma mère

Ma mère venait nous voir à peu près une fois par mois. Elle avait très peur mais venait quand même. Nous ne disions à personne qui elle était en réalité. Nous prétendions que c'était une personne qui nous avait prises en charge. Notre explication était tout à fait plausible. Bien des personnes dévouées parrainaient alors des enfants en difficulté.

Les visites étaient autorisées le dimanche après la messe. Je m'installais à un endroit d'où l'on pouvait surveiller le chemin que prenaient les visiteurs arrivant de la gare. Parmi les femmes qui se présentaient, seules ma mère et la mère de deux camarades étaient Juives. J'admirais cette dernière qui paraissait si détendue, alors que ma mère se montrait toujours si inquiète. Pour elle, venir nous voir était une véritable épreuve. Le voyage était si dangereux et les contrôles d'identité fréquents. Ses faux papiers, pas très bien imités, n'auraient pas résisté à une vérification minutieuse.

Elle venait pourtant nous voir régulièrement et nous apportait un peu de nourriture considérée au couvent comme "privée".

De la "nourriture privée" - envie des autres enfants

C'était la Soeur éducatrice qui se chargeait de la "nourriture privée" et nous la distribuait au fur et à mesure des repas. Il s'agissait d'un peu de beurre et de sucre. J'aurais préféré recevoir du simple pain mais ma mère ne pouvait pas en apporter, c'était trop encombrant.

Bien entendu, lorsque nos camarades nous voyaient manger des denrées si précieuses, elles réclamaient: "Donne nous un petit morceau", en tendant la main. Mais ma mère m'avait recommandé de ne rien leur donner et de penser avant tout à ma soeur. De toute façon, elles étaient si nombreuses que je n'aurais pas réussi à satisfaire leur demande. Mais la situation était déplaisante, et au début le beurre me restait sur l'estomac. Cependant, dans la vie tout est question d'habitude: on s'habitue toujours peu à peu. Et finalement, j'arrivais à manger sous les regards envieux des autres enfants. La faim les rendait méchantes et sauvages. Je ne les aimais pas et je craignais leur méchanceté.

Je me suis liée avec une seule petite fille dont je savais - intuitivement - qu'elle était Juive. Nous n'avons jamais parlé entre nous de notre origine, c'était un sujet tabou. Mais nous nous étions en quelque sorte "reconnues". Elle a travaillé avec moi lorsque,

après avoir quitté la lingerie, j'ai été affectée à la fabrication des bas.

La fabrication des bas sous la responsabilité de Soeur Agnès

Dans une petite maison en bois, près du bâtiment principal, deux ou trois petites machines à main servaient à fabriquer les bas des religieuses. Ma petite camarade était plus douée que moi pour faire fonctionner les machines. Aussi je fus bientôt simplement chargée de la finition des bas qu'elle préparait. Par ailleurs je devais repriser les vêtements des religieuses, ce que je savais très bien faire.

La responsable était Soeur Agnès. Elle était de l'est de la Pologne et parlait polonais avec un léger accent. Elle avait un certain âge et se montrait particulièrement gentille avec nous. Nous bavardions avec elle, nous chantions, nous étions bien. Pourtant nous avions une hantise: les rats, mais aussi les poux.

La hantise des rats et des poux

Dans la petite maison de bois, les rats pullulaient. Soeur Agnès était terrifiée car elle dormait là. Et le matin, quand nous arrivions, elle nous racontait que la nuit les rats montaient sur son lit et qu'elle sentait leurs frôlements. Ces bêtes proliférantes me hantaient. Je me souviens d'un jour d'été où elles étaient montées sur le toit pour se chauffer au soleil. On pouvait voir d'en bas leur masse grouillante.

Les poux aussi pullulaient. Au début, on en trouvait surtout dans les cheveux. Une fois par semaine, une religieuse procédait à un contrôle général. Elle s'asseyait avec une grande serviette blanche sur les genoux. Chaque enfant s'agenouillait à tour de rôle devant elle en posant la tête sur la serviette. Et, à l'aide d'un peigne, elle faisait tomber les parasites envahissants. Cette séance d'épouillage pouvait durer très longtemps.

Je m'occupais moi-même de ma petite soeur particulièrement "envahie". Avec mes ongles, j'écrasais les poux de sa tête, je détachais les lentes, puis je lui lavais les cheveux. Je passais chaque fois plusieurs heures à ce lent travail de patience. Ma soeur était très affaiblie, peut-être était-ce la raison pour laquelle elle était si vulnérable.

En revanche j'étais très robuste et j'avais beaucoup moins de poux. Il est vrai que je ne me suis jamais laissée aller et que je veillais le plus qu'il m'était possible à mon hygiène personnelle. Par ailleurs j'ai eu alors la chance de trouver une source de nourriture supplémentaire qui me permit de garder ma force.

Les petites pommes de terre des cochons

Le couvent comprenait un élevage de vaches et de cochons. La responsable, Soeur Thérèse, était assistée dans son travail par une laïque. Or cette dernière était Juive, une sioniste qui, avant la guerre, s'était préparée à la vie agricole dans la perspective d'une émigration en Israël. Les événements avaient empêché la réalisation de son projet. Elle s'était donc réfugiée au couvent où elle s'occupait des cochons. Elle avait dix-huit ou vingt ans et jouissait d'une grande robustesse.

Un jour, à l'heure de l'Angelus, alors que Soeur Thérèse s'était rendue à la chapelle pour prier, la jeune-fille m'interpella: "Je sais qui tu es. Prends autant de pommes de terre que tu veux." C'étaient des petites pommes de terre réservées à la nourriture des cochons! On les faisait bouillir sans les éplucher. J'en mangeais autant que je pouvais, elles étaient toutes chaudes et je les appréciais d'autant plus.

Je me suis demandé comment faire pour en apporter à ma soeur et j'ai trouvé un moyen. Je les enfouissais dans le sable et le soir je les récupérais. Il ne fallait pas que la jeune-file s'en aperçoive: elle aurait pu craindre d'avoir des ennuis et peut-être même d'être mise à la porte. J'agissais avec prudence et ma soeur pouvait ainsi profiter de l'aubaine.

Après la guerre, quand je racontais que nous avions mangé les petites pommes de terre des cochons, mes interlocuteurs étaient choqués: "N'étiez-vous pas révoltée que l'on nourrisse si bien les cochons alors que les enfants n'avaient pas suffisamment de nourriture?" Mais non, je ne sentais aucune révolte, je trouvais cela normal, c'était l'affaire des religieuses.

Enfin des cochons étaient tués à chaque début de printemps et les "cochonnailles" préparées pour la fête de Pâques.

La bénédiction des "cochonnailles" lors de la fête de Pâques. Le repas de Noël.

Pour la fête de Pâques, des grandes tables étaient dressées au couvent. Des jambons, des saucissons mais aussi des oeufs durs y étaient exposés. Et le prêtre y apposait sa bénédiction. Sans doute les soeurs mangeaient-elles ensuite cette nourriture. En cette période de grande pénurie, il aurait été étrange qu'elles ne le fassent pas. Pourtant c'était avant tout un symbole, vraisemblablement de renouveau.

Pour Noël, les religieuses préparaient un grand repas auquel nous étions toutes conviées. Les enfants s'habillaient le mieux qu'elles le pouvaient. Leur rêve, c'étaient les rubans. Avant de

passer à table, les religieuses passaient des plateaux avec des rubans bien préparés que l'on pouvait coller sur les cheveux. J'avais bien sûr droit aux rubans, en revanche, je ne pouvais faire aucun effort d'habillement, je n'avais qu'une seule robe.

Une robe verte reprise avec de la laine violette

Je portais toujours la robe avec laquelle j'étais sortie du ghetto. Elle avait été faite dans un tissu magnifique par ma mère qui s'était servie d'un ancien tailleur très élégant avec un col de castor. Le col, il avait fallu l'abandonner aux Allemands lors de la confiscation de toutes les fourrures des Juifs. En revanche, le tailleur avait pu être conservé puis transformé.

De couleur verte, la robe s'était peu à peu usée et je n'avais pour la reprendre que de la laine de couleur violette. Au fur et à mesure que les mois passaient, les reprises violettes se multipliaient. Ce bariolage ne me dérangeait guère, ce qui m'importait, c'était le confort du vêtement.

Mon problème, c'étaient en fait les chaussures. Ma mère m'en avait bien apporté des plus grandes mais elles finirent par devenir un peu justes, ce qui allait m'occasionner bien des inconvénients.

Les aléas de la vie quotidienne me paraissaient toutefois minimes par rapport à tout ce que j'avais connu dans le ghetto. Dans ce couvent qui semblait loin de tout, je me sentais en sécurité. Pourtant un jour, la peur me rattrapa en un instant.

La peur ... et la foi

Un jour, les Allemands, je ne sais pour quelle raison, se présentèrent au couvent. La Supérieure m'envoya aussitôt me cacher sous les combles. J'avais vraiment très peur, là-haut, toute seule sous les combles.

La Supérieure est venue me voir. Elle a posé sa main sur ma tête et s'est aperçue que j'étais dans une angoisse extrême. Très doucement elle murmura: "Mon enfant, dans une maison où se trouve une chapelle, rien ne peut t'arriver." Elle dit ces paroles avec tant de simplicité et tant d'assurance que je m'apaisai ...

Ce fut un moment extraordinaire dans ma vie. Je ne sais pas si je croyais en la religieuse, si je croyais en Dieu, ou même si je croyais en quelque chose. Mais je me sentais remplie de "foi", j'avais le sentiment d'être vraiment protégée. Je ne me posais plus de question, j'"acceptais" un don si rare. Il est vrai qu'au couvent la vie religieuse imprégnait totalement notre existence.

LA VIE RELIGIEUSE AU COUVENT D'ELODY

La vocation des Soeurs

Les adultes de notre entourage étaient avant tout les "Soeurs" qui s'occupaient de nous, Soeur Joanna et Soeur Louise, les éducatrices; Soeur Emmanuelle et Soeur Agnès, les lingères, Soeur Thérèse, la fermière et tant d'autres encore. En observant leur façon d'être, je me sentais de plus en plus intriguée par le problème de leur vocation. J'étais en fait tellement attirée par la "vie" que je ne pouvais comprendre l'enfermement de la vie couventuelle.

Après la guerre, Soeur Louise raconta à mes parents qu'une nuit elle avait bien ri en m'entendant questionner une camarade: "Qu'en penses-tu? Pourquoi Soeur Louise est-elle rentrée dans les ordres?"

Par ailleurs, je ne comprenais pas comment Soeur Joanna qui manquait tellement de bonté pouvait être religieuse, alors qu'une laïque comme Angèle, une femme toute petite, au sourire si doux, proche de la Supérieure, était si gentille avec tous. Je la comparais toujours à la première en soulignant cette différence morale.

Le cas de Soeur Joanna était sans doute à part. Dans l'ensemble les religieuses de notre couvent étaient très enjouées, gaies et très accueillantes. Je les aimais toutes et j'acceptais tout ce qu'elles disaient. Mais je ne comprenais toujours pas le fondement de leur vocation.

Un jour, j'osai interroger Soeur Agnès, la responsable du petit atelier de fabrication de bas. Sa réponse devait susciter en moi une terrible déception: "Mon père était mineur, nous étions douze enfants, notre famille était très pauvre, mon père battait ma mère." Ce fut un choc pour moi que d'apprendre une telle vérité. J'aurais tellement voulu que, par exemple, elle ait eu une vision de la Sainte Vierge! Pour moi toutes les Soeurs devaient avoir eu le privilège d'une apparition! J'avais des conceptions parfois très exaltées de la vie religieuse! C'est ainsi que je me rappelle les moments intenses de ma première confession et de ma première communion.

Première confession et première communion: dialogue enregistré en 1981 entre Margaret Acher et un Père Dominicain

M.A. Un moment extraordinaire fut celui de ma première confession à la veille de ma première communion.

P.D. Quand cela s'est-il donc passé?

M.A. Pendant mon séjour au couvent.

P.D. Comment cela s'est-il passé? Un jour, les sœurs ont dit: "Tiens, cette petite est baptisée mais elle n'a pas fait sa communion, donc on va la lui faire faire?"

M.A. Faire sa communion était considéré comme un très grand honneur. J'avais passé l'âge puisque j'avais alors treize-quatorze ans. Les Soeurs m'ont donc engagée à me préparer, ce que j'ai fait très consciencieusement. Pour la confession, j'ai essayé de me rappeler tout ce que j'avais fait. J'ai raconté au prêtre toute mon histoire. Et après j'ai fait ma communion.

P.D. Personne ne s'est inquiété de savoir ce que vous pouviez croire, ce que vous aviez reçu comme instruction religieuse?

M.A. Je ne me souviens pas, mais je sais que je connaissais l'histoire.

P.D. Connaître l'histoire, celle de Jésus, et avoir la foi, ce n'est pas la même chose!

M.A. Je vivais au couvent et les sœurs sentaient que j'étais croyante.

P.D. Mais elles ne se sont pas informées? Elles n'ont pas cherché à vraiment savoir?

M.A. De toute façon, elles savaient très bien que même si je n'avais pas eu la foi, je ne l'aurais pas dit parce que j'aurais eu trop peur qu'elles ne me mettent à la porte!

P.D. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de la responsabilité du chrétien qui amène un enfant à recevoir deux sacrements. Il doit s'informer si l'enfant sait ce qu'il va faire et ce qu'il va recevoir.

M.A. Mais je le savais! Les Soeurs me considéraient comme très honnête! Et je me vois encore ... J'avais peur parce que la cérémonie se passait pendant la messe à laquelle les gens du village assistaient. Et ceux-ci pouvaient me voir revenir de l'autel avec mon visage. Les Soeurs m'avaient dit de le faire, mais je n'aimais pas tellement me donner en spectacle dans la chapelle.

P.D. Cela, c'est un aspect du problème mais ce n'est pas le fond.

M.A. Mais j'étais très honnête.

P.D. Je ne dis pas que vous étiez malhonnête. Ce qui m'étonne, c'est de ne rien savoir sur la préparation que vous avez reçue.

M.A. Lorsque j'ai été confirmée, la seule chose qui me préoccupait c'était le nom que je prendrais - parce qu'on prenait un nom de confirmation.

P.D. Comment s'est passée la confirmation?

M.A. On se présentait à la confirmation et on se choisissait un nom.

P.D. Vous n'avez aucun souvenir de la façon dont la cérémonie s'est passée?

M.A. Non.

P.D. Ni pour la première communion?

M.A. Là oui, parce que c'était vraiment quelque chose de très important.

P.D. En quoi a consisté votre première communion?

M.A. Je suis allée à l'autel, j'ai pris l'hostie, je l'ai mangée et je l'ai trouvée très bonne. On me faisait confiance et j'étais toute imprégnée d'un sentiment religieux.

P.D. La confirmation a eu lieu le même jour?

M.A. Non, beaucoup plus tard.

P.D. Comment cela s'est-il passé?

M.A. La confirmation avait moins d'importance alors que la première communion avait été quelque chose de très important.

P.D. Mais comment cela s'est-il passé?

M.A. Beaucoup d'enfants étaient confirmés ensemble.

P.D. Mais qui se tenait à l'autel? Vous savez ce que c'est un évêque?

M.A. Oui, c'est un membre important de la hiérarchie religieuse.

P.D. Comment est vêtu un évêque quand il exerce sa fonction?

M.A. Il est en rouge.

P.D. N'a-t-il pas un chapeau sur la tête?

M.A. Oui, bien sûr, mais je ne sais pas si un évêque était présent, je ne me rappelle pas.

P.D. Ne porte-t-il pas quelque chose dans sa main? Comment cela s'appelle-t-il?

M.A. Oui, bien sûr, mais je ne me rappelle pas.

P.D. C'est la crosse, et le chapeau s'appelle une mitre.

M.A. Je ne me rappelle pas tout cela. Vous savez, c'était la guerre. Peut-être quelqu'un avait-il le droit de remplacer l'évêque.

P.D. En effet, depuis quelque temps, faculté est donnée aux prêtres de conférer la confirmation.

M.A. Il devait en être ainsi pendant la guerre parce qu'à ce moment-là je ne crois pas que les évêques aient eu la possibilité d'agir, en Pologne tout au moins. N'étaient-ils pas cachés? N'étaient-ils pas déportés? C'était quand même une époque absolument anormale en tout point!

P.D. Vous ne vous souvenez pas très bien de tout cela?

M.A. Je me rappelle seulement que je ressentais quelque chose de tout à fait extraordinaire en me confessant. Je voulais que tout soit fait d'une façon vraiment très honnête. Il en était de même pour ma première communion. Je ne sais pas comment ont réagi les autres Juives cachées dans le couvent. Ont-elles fait leur première communion de façon purement formelle? Je n'en sais rien. Mais moi, je l'ai vraiment faite avec tout mon cœur. Je crois que les Soeurs pouvaient avoir confiance en moi. Je l'ai faite avec plus de recueillement que les petites Polonaises chrétiennes qui étaient avec moi.

P.D. Pensez-vous qu'à l'époque vous croyiez en Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur du Monde?

M.A. Oh! J'ai pris toute la religion! Je croyais en tout ce qu'il y avait!

P.D. La personnalité de Jésus-Christ, vous n'en étiez pas curieuse?

M.A. Non, moi je préférais la Vierge Marie. D'ailleurs, vous savez, ce sont des souvenirs d'enfance. Et puis, j'étais très attachée aux images, et l'image de l'autel, c'était celle de la Vierge. Et il y avait les offices du mois de mai en l'honneur de la Vierge Marie. Le culte marial était très développé en Pologne. La Vierge était si douce, si miséricordieuse... Je n'ai en revanche jamais aimé l'image de la croix qui m'a toujours choquée!

P.D. C'est vrai que c'est choquant. D'ailleurs, les chrétiens ont mis trois siècles à s'habituer à l'image de la Croix, il ne faut pas l'oublier; c'est monstrueux, la torture de la croix.

M.A. Je pense qu'en général en Pologne, on se posait moins de questions qu'en France. Et, pendant la guerre, je ne me suis jamais posé de questions.

P.D. Il n'est peut-être pas indispensable d'élever les gens de telle façon qu'ils soient amenés à se poser des questions. Mais c'est tout de même dangereux parce que la vie un jour en pose. Et, si l'on n'a pas rattaché les vérités religieuses à la vie, le jour où l'on rencontre des difficultés, la religion se sépare de la vie quotidienne. Or pour le chrétien, la religion est la vie. Ma religion, ma foi doit me servir à chaque pas de mon existence.

M.A. Cela veut dire que pendant toutes ces années de couvent la foi m'a facilité la vie quotidienne: j'ai cru ce que m'avait dit la Supérieure, que rien ne pouvait m'arriver dans une maison où il y avait une chapelle.

Les prières et les offices

Nous participions très souvent à de longues prières à la chapelle ainsi qu'à de nombreux offices. Nous devions alors rester à genoux sur un tapis rugueux qui nous irritait la peau. Il n'était toutefois pas question de ne pas nous agenouiller. Il y avait bien des agenouilloirs confortables mais ils étaient réservés aux religieuses.

Dans la chapelle, la place de chacun était immuable. D'abord, devant, les religieuses, puis les enfants et derrière, l'orgue tenu par Soeur Marie et, à côté, Soeur Joanna qui voulait toujours se tenir là. Elle aurait en effet tellement aimé pouvoir jouer elle-aussi de l'orgue. Soeur Marie lui donnait bien quelques leçons mais sans grand enthousiasme; sans doute Soeur Joanna ne se révélait-elle pas très douée!

Les paysans du village pouvaient se joindre à la Communauté pour faire leurs dévotions. L'atmosphère était toujours très recueillie.

La Soeur Thérésina et l'entretien de la chapelle

Je me rappelle très bien l'autel surmonté d'un tableau de Notre Dame du Perpétuel Secours toujours orné de fleurs. Soeur Thérésina, la religieuse chargée de l'entretien de la chapelle, aimait beaucoup fleurir la chapelle. Parmi les fleurs qu'elle rassemblait en bouquets, j'appréciais tout particulièrement les glaïeuls.

Soeur Thérésina était aussi chargée d'allumer et d'éteindre les cierges pour les offices. Je revois encore les gestes avec lesquels elle les éteignait après la messe. Elle se servait d'un long éteignoir alors qu'elle-même était très grande, très maigre et très sèche. Elle se tenait toujours très droite comme son instrument, même quand elle faisait une gémuflexion en passant devant l'autel. Je n'ai jamais vu un physique si bien assorti à un emploi.

Elle n'était jamais expansive. Son visage restait étonnement vide d'expression, pourtant elle se révélait très sympathique. Toujours parfaitement calme, elle remplissait sa fonction à merveille et m'aidait dans ma propre tâche.

Un prêtre résistant

J'étais chargée d'allumer les charbons de l'encensoir. Les gens du village qui fréquentaient la chapelle auraient pu reconnaître mon visage de petite Juive, aussi la Mère supérieure préférait-elle que je sois le plus souvent possible à la sacristie. Par ailleurs, malgré mon jeune âge, elle savait qu'elle pouvait compter sur ma discrétion.

En effet, en plus du prêtre régulièrement attaché à la chapelle du couvent, venait souvent un autre prêtre qui menait une vie double. Officiellement attaché au couvent, il vivait en fait dans les bois comme résistant. Il arrivait régulièrement dans la sacristie, chaussé de grosses bottes pleines de boue qu'il enlevait aussitôt. Puis il revêtait la tenue sacerdotale, célébrait la messe et retournait dans les bois. Sa vie clandestine ne devait être connue de personne. Il n'en fut jamais question entre Soeur Thérésina et moi-même. Mais je comprenais intuitivement que je devais rester aussi discrète sur ces allées et venues que sur ma propre identité.

Je garde un souvenir très vif de ce prêtre. En août 1944, au moment de la tragique Insurrection de Varsovie, alors qu'on pouvait voir à l'horizon le ciel rougi par les incendies de la ville, il prononça de magnifiques sermons. Je crois que j'étais vraiment en extase lorsque je l'écoutais. Il s'adressait aux paysans inquiets qui

venaient chercher du réconfort, ainsi qu'a nous-mêmes: "Vous pensez que vous êtes abandonnés! Saint Paul aussi pensait qu'il était abandonné, pourtant il put voir le Christ." Il essayait ainsi de nous faire comprendre à tous que nous étions aimés de Dieu plein de miséricorde.

L'atmosphère était alors chargée d'intensité dramatique, avec tous ces gens qui priaient pleins d'inquiétude et de ferveur, l'insurrection qui battait son plein à une douzaine de kilomètres, les troupes soviétiques qu'on attendait et qui ne venaient pas, et ce prêtre qui trouvait des mots puissants de réconfort.

AOUT 1944 - MAI 1945: DERNIERS EPISODES DE LA GUERRE

Le couvent en pleine zone de front

En août 1944, lors de l'Insurrection de Varsovie, le couvent se trouva complètement coupé de la ville. Les Polonais avaient pensé que s'ils se révoltaient et réussissaient à repousser les Allemands, ils pourraient ensuite former "librement" leur gouvernement sans interférence étrangère. Mais ils avaient évidemment besoin du soutien des armées soviétiques. Or, celles-ci se sont arrêtées à l'est de la Vistule et ont attendu tranquillement, laissant les Allemands massacrer les insurgés!

Beaucoup d'enfants étaient arrivés d'autres couvents pour se réfugier dans le nôtre pourtant situé sur la rive orientale de la Vistule. Nous nous trouvions dans la zone du front, et nous avons passé six semaines épouvantables.

La nuit, on voyait brûler Varsovie: le ciel était tout rouge. Nous vivions dans les caves. Nous y étions véritablement entassés, nous n'avions pratiquement rien à manger et la faim nous épuisait. Les poux nous harcelaient, nous en avions plein les cheveux et aussi - alors dans les vêtements. La situation était particulièrement éprouvante.

Les Allemands avaient évacué la population environnante pour éviter tout espionnage en faveur des Soviétiques. Le couvent n'avait pas été englobé dans cette mesure. Mais une nuit, les Allemands se présentèrent pour exiger l'évacuation immédiate - et à pied - des enfants de plus de douze ans. Pour les plus jeunes, des camions viendraient le lendemain.

Je voulais rester avec ma petite soeur. J'ai donc demandé à une religieuse si je pouvais rester. Elle refusa car elle craignait que si les Allemands s'apercevaient que leur ordre n'avait pas été totalement exécuté, ils ne s'en prennent au couvent tout entier.

J'ai dû ainsi laisser ma soeur parmi les petites. J'ai fait un ballot avec nos rares affaires personnelles. Puis je suis partie à pied avec les grandes, mais pas pour longtemps.

Un faux départ

C'était la nuit. Je marchais à côté d'une camarade juive qui s'appelait Wanda. Je la prévins que si j'avais quitté le couvent comme on me l'avait demandé, c'était avec l'intention d'y retourner le plus tôt possible. Je voulais juste laisser passer un peu de temps pour le cas où les Allemands contrôlèrent que tous les enfants de plus de douze ans étaient bien partis. Wanda voulait m'accompagner, mais je jugeai plus prudent que nous ne quittions

pas le convoi en même temps, et que nous fassions le chemin de retour séparément.

Un retour difficile

A un moment donné, j'ai vu une barrière de bois blanc et j'ai décidé de quitter le convoi. Je me suis cachée derrière la barrière en attendant que tout le groupe soit passé, puis, j'ai repris la marche en sens inverse. Mais le retour s'est avéré extrêmement difficile. Le jour commençait à se lever. Comme je n'avais jamais quitté l'enceinte du couvent, je ne savais pas où j'étais. J'ai erré pendant des heures. Il n'y avait personne à qui demander le chemin. Tous les gens avaient été évacués et les maisons étaient abandonnées. Je suis entrée dans l'une d'entre elles pour chercher de la nourriture: il n'y avait plus rien.

A un moment donné, j'ai rencontré deux ou trois soldats allemands. Il m'ont regardée très étonnés. Je leur ai dit avec quelques mots de leur langue que ma mère était à Varsovie, mon père à Budapest et que je vivais dans le couvent. Je précisais même que nous manquions de pain. C'étaient des hommes simples, ils ne se posèrent pas de questions; ils me donnèrent du pain noir et je pus reprendre mon chemin. Je me suis alors dit: "Non seulement je retourne au couvent mais de plus j'y arriverai avec du pain!"

J'ai continué à marcher. Arrivée à un endroit plein d'eau, j'ai voulu sauter et je suis tombée. Mon plus grand souci n'était pas d'être mouillée mais que mon pain le soit ou que je le perde. J'ai ainsi continué à errer à travers champs. Je ne voulais pas marcher sur la route car je craignais d'être arrêtée. Il fallait être jeune et inconsciente pour ne pas se rendre compte que les champs étaient minés ...

J'ai rencontré encore trois soldats qui tiraient avec une batterie antiaérienne. Je n'avais pas trop peur des Allemands parce que, au contraire des Polonais, ils ne savaient pas reconnaître les Juifs. Ces soldats étaient très drôles: ils ont même plaisanté avec moi.

Ensuite j'ai aperçu le couvent et j'y suis enfin arrivée. Les Allemands, n'ayant plus trouvé de camions disponibles, n'avaient pu évacuer les jeunes enfants. Tout le monde me fit fête. Ma petite soeur était particulièrement heureuse et elle s'adressa ainsi à une de ses camarades: "Tu vois, elle est revenue! Je t'avais bien dit qu'elle reviendrait, et encore, elle est revenue avec du pain!"

Wanda, elle, n'est jamais arrivée au couvent. Elle devait quitter le convoi dix minutes après un départ. On a raconté qu'elle était passée près d'une église proche du couvent, et que là des Allemands l'auraient tuée. En tout cas, elle avait disparu. Peut-être



נפרדו במנזר וומושו בשראל. בשנת 1944 ישבו מגדה מירסקה וונדה זלינסקה במנזר פולני
בפרברי ווארשה, שם חוסתו מפני הגרמנים בעת מינוי המנזר על ידי הגרמנים הצליחה מגדה
להימלט ולהסתתר. ונדה ועלמה, ולפי השמועות נרצחה על ידי הנאצים. רק לפני שבועות מספר
נודע למגדה, היושבת בפאריז, כי ונדה נשארה בחיים ויושבת בישראל. היא הקדימה את
ביקורה בישראל כדי להיפגש עו ונדה ועם חברתן המשותפת, חנה מייגנבאום, אשר גרמת
למיפגש זה. בתמונה (מימין לשמאל): ונדה (כיום ורדה שמיר), מגדה (כיום מגדה פרידמן)
אשר) וחנה מייגנבאום.
(צילם: שלום ברי-טל)

They parted at a Convent and
met in Israel. At 1944 Magda
Mirska Vanda Zalinska were
at a Convent at the suburbs
of Warsaw, where they were
hidden from the Germans.

When the Convent was
evacuated by the Germans
Magda succeeded to escape
and hide. Vanda disappeared
and according to rumors was
massacred by the Germans.
A few weeks ago only it
came to Magda, who resides



L'oncle Jacques : 1939 - Olympiades
en Argentine.

étais-je un peu responsable. Il y a quelques années, j'ai appris qu'elle était en réalité vivante et je l'ai revue en Israël.

Tous les autres enfants qui ont quitté le couvent cette nuit-là ont pu traverser la Vistule. Ils ont ensuite été emmenés à Cracovie et dispersés dans des familles ou dans des institutions, et ils ont tous survécu, même les Juifs!

Une dangereuse corvée d'eau

Au couvent, j'ai bientôt acquis une certaine importance. J'étais la seule "grande" à pouvoir aider les soeurs. Il y en avait bien une autre qui, blessée à la jambe, n'avait pu partir à pied avec le convoi. Mais j'étais plus résistante qu'elle. Les soeurs m'ont donc chargée de la corvée d'eau. C'était dangereux, il fallait marcher dix minutes pour arriver à la pompe et ensuite revenir avec un seau plein. Or le front s'était rapproché et les obus étaient une menace permanente. Mais les soeurs m'avaient promis une assiette de soupe pour chaque corvée remplie.

Bien sûr, je voulais aussitôt partager cette soupe avec ma petite soeur. Je ne me rendais pas compte que c'était une nourriture trop lourde pour son estomac délabré. Elle souffrait d'ailleurs déjà de dysenterie. Et là, elle tomba gravement malade.

Un jour, alors que comme à l'accoutumée je transportais de l'eau, un obus a éclaté près de la cuisine. Une religieuse, qui venait d'un autre couvent, a été grièvement blessée au ventre. C'était épouvantable, on voyait les intestins qui sortaient. Pourtant, je n'ai pas eu peur et j'ai continué à remplir ma dure fonction: j'étais bien rémunérée en nourriture et cela me convenait bien. Mais bientôt les événements allaient se précipiter.

Octobre 1944: enfin la "libération" d'Elody

Un matin d'octobre 1944, enfin, nous avons été libérées par un détachement de l'armée polonaise de Kosciuszko qui combattait aux côtés des Soviétiques. Ce fut un moment exceptionnel. Nous avions tellement espéré, tellement attendu cette libération!

Cependant je craignais que les Allemands ne reviennent en force et je décidai de quitter aussitôt le couvent.

Une longue marche

Je suis partie avec ma petite soeur et un groupe d'enfants encadrées par quelques religieuses. On marchait sur la route, dans la boue. Partout affluaient des convois militaires. Ma petite soeur, très affaiblie, marchait difficilement. Elle n'avait alors que huit ans et je m'inquiétais beaucoup pour elle. A un moment donné, j'ai vu

une ambulance avec un major. J'ai bien reconnu à son visage qu'il était Juif. Je lui ai demandé d'emmener ma soeur qui ne pouvait plus marcher. Il refusa parce que l'ambulance était réservée aux seuls blessés. Je me disais que quand même il m'avait aussi reconnue comme Juive et qu'en conséquence il aurait pu s'occuper de ma petite soeur.

La pauvre avançait de plus en plus difficilement. Elle était chaussée d'énormes souliers qui s'enfonçaient dans la boue. Pour la forcer à marcher, je l'injuriais avec des mots grossiers, je la battais presque. Je ne pouvais pas la porter parce que j'étais déjà tellement encombrée par le poids de nos quelques affaires. Il fallait donc absolument l'obliger à aller de l'avant.

Près d'un village, nous avons fait une rencontre particulièrement touchante. Deux soldats, deux Juifs, se sont approchés de moi et m'ont demandé comment je m'appelais. Je leur ai donné mon nom de guerre. L'un d'eux a alors soulevé ma petite soeur en lui disant gentiment: "Dis moi comment tu t'appelles vraiment. J'ai laissé il y a longtemps une petite soeur comme toi à Varsovie. Je marche depuis Stalingrad et je n'ai pas sauvé un seul enfant juif. Dis moi ton vrai nom que j'aie enfin le sentiment d'avoir sauvé un enfant juif!" Mais les Allemands n'étaient pas encore très loin. J'avais encore tellement peur qu'ils ne reviennent. Je ne voulais pas que quelqu'un puisse entendre que nous étions Juives. Alors j'ai pris ma soeur par la main et nous sommes parties en courant.

Par un hasard étonnant, après la guerre, mon père a rencontré un de ces deux Juifs qui se souvenait très bien que je n'avais pas voulu dire qui nous étions.

Une nuit, notre groupe s'est arrêté dans une maison où fonctionnait un poste-émetteur. Il nous fut impossible de dormir, sans cesse nous entendions le mot de passe en russe "OKO" (l'oeil). Toute la nuit une voix répéta inlassablement: "OKO ... OKO OKO ..." Encore aujourd'hui je peux entendre dans ma tête ce mot de passe obsédant.

Enfin nous avons atteint le but de notre longue marche, un autre couvent de notre Congrégation, à peu près épargné par les bombardements.

Un nouveau couvent

Notre vie ne s'avérait guère plus facile qu'auparavant. J'étais un peu privilégiée car grande et résistante. Mais les religieuses me chargeaient en conséquence de beaucoup de tâches. Et comme auparavant, mon cauchemar fut d'avoir à laver les planchers ainsi que l'escalier de bois qui menait à la chapelle. Je ne savais décidément pas nettoyer les sols!

Je me faisais gronder par le prêtre puis par la Supérieure très mécontente de mon travail. J'avais pourtant toujours eu bonne presse parce que j'étais honnête et travailleuse. Mais un escalier grisâtre pour se rendre à la chapelle le dimanche, c'était inacceptable! Nous étions encore en pleine guerre, nous avions faim, et voilà, j'étais considérée comme indigne à cause de mon incapacité à nettoyer les planchers!

Notre séjour dans ce nouveau couvent dura plusieurs mois qui se révélèrent particulièrement durs pour moi. Je n'en ai pas gardé de souvenirs précis, mais une impression d'ensemble bien pénible.

Janvier 1945: les messages sur les murs de Varsovie libérée

En janvier 1945, alors que la Vistule était gelée, les Soviétiques purent la traverser avec leurs tanks et tout leur matériel de guerre. Le 17 janvier, ils ont atteint Varsovie, une ville morte, vidée de sa population, brûlée, anéantie.

Vers la fin du mois, je décidai de m'y rendre pour retrouver ma mère. Je connaissais sa dernière adresse, mais je cherchais en vain. Quelques voisins revenus dans la ville lors de l'arrivée des Soviétiques, m'affirmèrent que ma mère avait survécu à l'Insurrection mais qu'arrêtée par les Allemands, elle avait été envoyée dans un camp de concentration.

J'ai voulu alors me rendre à la maison que nous habitions avant guerre afin d'y laisser un message pour le cas où ma mère reviendrait. En traversant le centre de la ville, j'entendis une réflexion que je n'oublierai jamais: "Hitler devait être bien aveugle: il a laissé vivre un enfant avec un nez pareil!" J'étais stupéfaite: dotée d'un bon fond, je croyais que les gens seraient contents de me voir, qu'ils se réjouiraient que j'aie survécu!

Je suis enfin arrivée à notre ancienne maison. Et, avec une craie, j'ai écrit sur le mur que ma soeur et moi avions survécu et que nous étions dans tel couvent. J'ai aussi écrit le nom d'une amie installée dans la banlieue de Praga. C'est ce message que mon père devait trouver en arrivant à Varsovie.

Cette pratique était très courante à l'époque: des messages étaient écrits sur tous les pans de murs encore debout de Varsovie: "un tel a survécu, il se trouve à ...", "un tel cherche un tel" etc.

Une "mère" de substitution

De retour au couvent je rencontrai madame S., l'amie de ma famille, dont la fille était sortie avec moi du ghetto et nous avait apporté les couvertures au couvent d'Elody. Madame S. était terriblement bouleversée car elle venait d'apprendre que sa fille était morte lors de l'Insurrection. Travaillant comme infirmière,

celle-ci était allée chercher de l'eau pour les blessés et avait été tuée sous un bombardement.

Les événements peuvent être terriblement cruels! Madame S. m'a raconté qu'elle avait eu alors envie de se suicider. En quittant Varsovie pour venir me voir, elle avait vu des chiens morts sur le bord de la route et s'était demandé: "Ne vaudrait-il pas mieux que je meure comme ces chiens?", puis elle s'était reprise: "Peut-être pourrais-je encore servir à quelqu'un?" Et elle pensa à moi. Elle se dit que si mes parents ne revenaient pas, elle pourrait me servir de mère. Et finalement elle trouva la force de rester vivante.

Ce soir-là, je suis restée avec elle et je lui ai affirmé que je la considérais comme une mère. Puis elle est retournée en ville et moi, je suis restée au couvent. Mais je n'avais plus peur. J'avais le sentiment de pouvoir continuer à aller de l'avant. Que cela "leur" plaise ou "leur" déplaise que j'aie survécu, peu importe, "ils" ne pouvaient plus me faire de mal. Les Juifs qui avaient survécu commençaient d'ailleurs à briser leur isolement. Un comité s'était formé dans la banlieue est de Varsovie pour aider ces survivants à retrouver des membres de leur famille ou des amis. Je décidai de m'y rendre.

Des chaussures, une couverture et du pain

Il fallait marcher longtemps. Parfois une voiture ou même une charrette s'arrêtait, mais il fallait surtout marcher. J'arrivai enfin à Varsovie. J'y trouvai le comité soutenu par des organisations juives américaines qui avaient tout de suite implanté des cellules de secours en Pologne.

Les organisations distribuaient des chaussures et des couvertures. Malheureusement un trafic s'organisa, et ceux qui ne savaient pas se défendre, ou qui ne pouvaient acheter au marché noir, restaient bien démunis. Or j'avais un besoin urgent de chaussures. Un vieux monsieur qui avait entendu ma requête se fâcha contre tous ces bonhommes qui traficotaient déjà dans la rue. Il tapa le sol avec sa canne et s'écria: "Vous savez qui est cette enfant? C'est la petite-fille de Moshe Frydman! Vous savez qui était Moshe Frydman: c'était le Juif le plus riche de Varsovie. Après le pogrom de Kichiniev en 1905, il a donné à la Communauté plus de cinq mille roubles en or! Et vous refusez une paire de chaussures à sa petite-fille!" Aussitôt je reçus non seulement les chaussures mais encore une couverture. J'étais très fière. Par ailleurs, l'on me donna du pain mais comme c'était encombrant, je le vendis aussitôt. Puis je repartis pour le couvent. Je m'arrêtai dans le dernier village où je rachetai du pain. J'arrivai ensuite au couvent avec mon butin et là tout le monde me jugea "super-débrouillard".

Une amie de mes parents et sa fille

Une rencontre m'a alors vraiment réchauffé le cœur tout en m'impressionnant. Je retrouvais une amie de mes parents et sa fille avec laquelle, avant la guerre, j'avais si souvent joué dans le jardin public. Toutes deux avaient été sauvées par la nurse.

Avant la guerre, cette dame appartenait à la haute société juive de Varsovie. Elle s'habillait toujours alors avec une élégance raffinée. Pour sa fille, elle faisait venir des robes de Paris, de même que des culottes Petit Bateau!

Lorsqu'elle vint me voir au couvent, avec sa fille, elle se trouvait dans un dénuement total. Alors qu'elle était enrhumée, elle n'avait même pas de mouchoir et se mouchait à la manche de son vêtement. Elle était obligée, dans ces circonstances difficiles, de faire un geste qu'enfant j'avais appris à considérer comme le summum de la mauvaise éducation. Où donc étaient partis ses fins mouchoirs de dentelle des beaux jours du passé? Pourtant elle pouvait se réjouir d'être vivante alors que tant d'autres ...

Le médecin-chef du ghetto de Varsovie

Un jour, en février 1945, est arrivé le médecin-chef du ghetto de Varsovie. La première chose que je lui demandai bien sûr fut: "Où est ma mère?" Il ne le savait pas. Il avait été séparé d'elle lors de l'Insurrection et personne ne savait où elle avait été déportée.

Il se montra très gentil avec moi. Il me donna un peu d'argent avec lequel je suis aussitôt allée acheter un pain blanc tout chaud et bien croustillant que je partageai avec ma sœur.

Une mauvaise organisation de l'école: un accident pénible.

C'était une époque encore très dure. Un gouvernement communiste provisoire s'était formé à l'est de la Pologne, dans la ville de Lublin. Quelques personnes que j'avais connues avant la guerre s'y trouvaient. Alors j'écrivis à l'une d'entre elles pour la prévenir que j'étais dans un couvent avec ma sœur, que je voulais en sortir et enfin aller à l'école. Je ne reçus aucune réponse. Mais après la guerre, lors d'une rencontre avec mes parents, elle leur montra ma lettre révélatrice de mon désir d'apprendre.

Heureusement, vers le printemps, une école s'est formée et nous avons pu commencer à y aller. Mais tout était très mal organisé. Et la seule chose dont je me souviens c'est finalement un accident pénible. Un jour, un gamin de l'école a ramassé un obus dans la cour. L'obus a explosé en lui arrachant un bras. Voilà le

genre des bêtises aux conséquences gravissimes, auxquelles pouvaient se livrer des adolescents de mon âge, des enfants de la guerre laissés sans surveillance.

8 mai 1945: fin de la guerre

Le 8 mai 1945, la guerre s'est enfin terminée avec la victoire des alliés. Je me trouvais ce jour là chez des amis revenus s'installer dans la banlieue de Varsovie. Des coups de canon ont été tirés pour fêter la victoire. En entendant ce bruit, pour moi associé à tant de peur, j'ai été prise de panique. J'ai demandé avec angoisse à descendre à la cave: "Ils vont me tuer. Je ne veux pas mourir maintenant. Je veux me cacher." Je me suis finalement glissée sous un lit. Mes amis essayaient de me calmer mais je ne pouvais que répéter: "Ils vont me tuer. Je ne veux pas mourir." Heureusement la guerre était finie et bientôt j'eus le bonheur de retrouver mon père.

Le retour de mon père

Un jour, mon père est arrivé. Je me rappelle très bien, sur le grand chemin qui menait au couvent, un petit homme brun et mince. Je l'ai reconnu aussitôt bien qu'il soit très amaigri. Il était très heureux de me revoir et m'embrassa chaleureusement. Alors je lui ai dit: "Maintenant il faut aller à la chapelle pour remercier la Sainte Vierge que tu soies revenu." Mon père m'a regardé stupéfait: "Tu as complètement perdu l'esprit!" J'étais très fâchée. Il ne m'a toutefois pas empêchée d'entrer dans la chapelle. Ensuite je l'ai emmené auprès de la Supérieure pour le lui présenter. Et ma soeur est accourue.

Mon père m'a tout de suite demandé ce que je désirais. J'ai répondu sans réfléchir: "Je voudrais que tu m'emmènes manger jusqu'à ce que je n'aie plus faim!" À ma soeur qu'il ne voulait pas emmener à Varsovie parce qu'elle était trop petite pour marcher longtemps, il promit de rapporter ce dont elle rêvait: des rubans. Les autres enfants du couvent allaient à la messe avec des rubans dans les cheveux, et ma soeur et moi, nous n'en avions pas.

Mon père m'a emmenée dans un restaurant d'un faubourg de Varsovie surtout fréquenté par des Russes. A la porte, des soldats montaient la garde. Mon père leur a donné sa montre comme une sorte de droit d'entrée. Et j'ai mangé, et j'ai mangé. Mon père était effaré. J'aurais pu vraiment me rendre malade, heureusement mon estomac était solide.

Puis je suis retournée au couvent. De son côté, mon père a cherché un logement. Il a finalement trouvé une chambre à l'hôtel Polonia qui était resté intact. Et immédiatement, il a repris son métier d'avocat en ouvrant un cabinet.

22 mai 1945: le retour de ma mère

Ma mère avait été arrêtée en octobre 1944, non comme Juive, heureusement pour elle, mais comme résistante polonaise. Elle rentra à Varsovie le 22 mai 1945.

Par la suite, elle me raconta qu'elle avait d'abord été envoyée à Ravensbrück, puis à Koenigsberg, ensuite de nouveau à Ravensbrück. Juste avant l'arrivée des troupes soviétiques, elle avait pu recouvrer la liberté. Elle avait alors travaillé chez des Allemands. Enfin, après la "Libération", elle avait pu regagner la Pologne.

Elle est donc arrivée à la gare centrale de Varsovie. Le spectacle y était hallucinant avec les masses de gens qui rentraient d'Allemagne ou de Russie. Ma mère aperçut un Juif orthodoxe, habillé de noir comme jadis, avec une grande barbe et des "pejsy", les papillotes traditionnelles. Ma mère se montra très émue, elle était persuadée que ce genre de personnage n'existait plus. A l'époque, chaque Juif avait le sentiment d'être le seul à avoir survécu. Chacun imaginait que peut-être, quelque part, subsistait encore un autre Juif, mais que tous les autres étaient morts. Ma mère s'est donc approchée de cet homme, puis elle s'est presque jetée dans ses bras, en criant: "Mon Dieu, mon Dieu, comme je suis heureuse de vous voir!" Parce qu'il ressemblait à son grand-père ou à son arrière-grand-père, elle était bouleversée: "Dieu soit béni, il existe encore des gens comme eux!" Ce Juif, qui selon les préceptes orthodoxes, n'avait pas le droit de toucher une femme, était éberlué: "Oïe, oïe, oïe", s'exclamait-il inquiet. Il ne comprenait pas et se demandait s'il n'avait pas affaire à une folle. En fait ma mère exprimait sa joie de voir une silhouette familière qu'elle croyait disparue à jamais.

Le bonheur de retrouver notre mère

Ma mère s'est ensuite rendue directement au couvent de Varsovie auquel ma soeur et moi avions été initialement confiées. Là, elle a traversé le jardin à genoux, tellement elle avait peur que la Supérieure ne lui annonce que nous étions mortes. La Supérieure put tout de suite la rassurer non seulement sur notre sort, mais aussi sur celui de notre père.

Je me rappelle son arrivée au couvent. C'était un beau dimanche ensoleillé de printemps. Nous étions à la messe et elle dû attendre la fin de l'office assise dans le réfectoire. Elle s'était installée derrière de grandes tentures et quand les enfants arrivèrent, elle sortit juste la tête pour nous voir. Notre bonheur était indicible, nous avions en effet tellement craint qu'elle ne soit

morte lors de sa déportation. D'autres déportés étaient déjà revenus dont la mère de deux petites Juives cachées avec nous au couvent. Aussi avons-nous vécu dans une attente anxieuse jusqu'à ce moment béni.

Je revois encore le visage de ma mère ce jour-là. Elle avait de grands yeux bleus et son visage était vraiment très beau. Mais alors qu'autrefois elle était plutôt mince, à présent elle était devenue énorme. Après sa sortie du camp, elle s'était jetée sur la nourriture, et en peu de temps elle avait grossi d'une façon effrayante et malsaine. Mais son visage n'avait pas changé.

Nous lui avons appris que notre père était rentré à Varsovie et qu'il vivait à l'hôtel Polonia. Elle fut très choquée qu'il ne nous ait pas emmenées avec lui et décida d'aller aussitôt le voir en notre compagnie.

Les retrouvailles tumultueuses de nos parents

A l'hôtel Polonia, on prévint ma mère que Maître Mirski était absent mais que "Madame" était dans la chambre. Ma mère piqua aussitôt une colère terrible: "Il ne pouvait pas attendre une preuve de ma mort? Je n'étais pas encore morte que déjà il s'est remarié!" Sur ces entrefaites, mon père est arrivé. Il avait terriblement maigri, alors que ma mère avait terriblement grossi. En la voyant, il fut si étonné qu'il lui demanda: "Mais qu'est-ce qui t'est arrivé?" Et elle, elle rétorqua: "Mais enfin, qui est dans ta chambre?" Il lui expliqua qu'il avait dû s'absenter quarante-huit heures et qu'en son absence, il avait prêté sa chambre à une dame qu'il avait connue à Budapest et qui ne savait pas où dormir. L'explication était plausible. Les conditions de vie à Varsovie s'avéraient en effet extrêmement difficiles. La ville avait été presque entièrement détruite, et les Varsoviens revenus en masse ne trouvaient plus d'endroit pour dormir.

Mon père décida de garder sa chambre de l'hôtel Polonia pour travailler et ma mère se mit en quête d'un logement.

Enfin, notre départ définitif du couvent

Ma mère trouva bientôt à 15 km de Varsovie une petite villa qu'une avocate louait. Ma soeur et moi avons alors définitivement quitté le couvent pour une nouvelle vie auprès de nos parents. Et peu à peu, nous avons appris ce qu'étaient devenus les différents membres de notre famille.

1939 - 1945: LA DESTINÉE D'UNE FAMILLE JUIVE DANS LA TOURMENTE

Mes grands-parents

Ma grand-mère paternelle était morte depuis longtemps et mon grand-père paternel depuis peu, quand la barbarie nazie déferla sur la Pologne et sur l'ensemble de l'Europe. Ils ne connurent donc pas les atrocités et les massacres dont devait souffrir leur communauté.

Il n'en fut malheureusement pas de même pour mes grands-parents maternels. Mon grand-père maternel mourut de typhus au ghetto de Lublin en 1941. Ma grand-mère maternelle mourut à son tour d'épuisement dans un camp de travail près du ghetto.

Mes oncles et tantes

En ce qui concerne mes oncles et tantes du côté paternel, et leurs conjoints, les destinées ont divergé.

Joseph, le mari-médecin de tante Fanny, disparut dès janvier 1940, lors d'une de toutes premières rafles, la rafle dite de "Kot" du nom d'un médecin juif de Varsovie chez qui les Allemands avaient trouvé un poste-emetteur. De nombreux médecins et avocats furent alors arrêtés et aussitôt fusillés.

Tante Fanny, bouleversée par cette première tragédie, perdit un peu la raison. Reléguée dans le ghetto, elle avait l'impression de voir des choses de l'au-delà. Elle habitait alors la rue Chlodna, près du pont qui reliait le grand ghetto au petit. J'allais souvent lui rendre visite. Elle a survécu. Après la guerre, elle se remaria en Israël avec un chimiste dont elle eut un fils.

Oncle Alfred, son frère, vivait aussi dans le ghetto de Varsovie. Mais il préférait rester terré chez lui plutôt que de devoir enlever son chapeau dans la rue en présence des Allemands, comme ceux-ci l'avaient décrété. Il est finalement mort dans un camp de travail.

Son épouse Eda qui travaillait dans un atelier de couture du ghetto, apprit sa mort en reconnaissant ses vêtements parmi ceux qu'elle devait réparer pour les Allemands. Elle résolut aussitôt de s'enfuir et se cacha dans les combles d'une maison "aryenne" de Varsovie avec sa soeur. Toutes deux ont survécu.

Paulin, mon oncle joueur d'échecs, s'embarqua le 1^{er} septembre 1939 pour Buenos-Ayres afin d'y participer à des championnats. Ainsi ce qu'avant la guerre, la famille avait mésestimé, sa passion pour les échecs, lui a sauvé la vie. Il est resté pendant toute la guerre en Argentine.

En ce qui concerne les oncles et les tantes du côté maternel, les destinées ont aussi divergé.

Régine, la soeur aînée de ma mère, son fils et sa fille, réussirent à rejoindre mon oncle Arnold qui se trouvait réfugié depuis la débâcle polonaise en Roumanie. De Roumanie, il gagnèrent tous la Palestine, puis le Liban et s'installèrent à Beyrouth. Mon oncle s'engagea comme médecin dans l'armée anglaise. Après la guerre, la famille s'installa à Londres.

Esther vivait en France avec son mari Albert qui travaillait chez Pathé-Marconi. En 1942, Albert fut prévenu que la police française arrêtait les Juifs dans le quartier du Marais. Il ne voulait pas le croire et se rendit sur place pour s'assurer lui-même de la situation. Il fut alors arrêté comme les autres et conduit à Drancy.

Munie de certificat de son mari, tante Esther se rendit auprès du patron de Pathé-Marconi qui certifia que son ingénieur n'était pas Juif. Tout était donc prêt pour faire sortir mon oncle de Drancy. Mais c'était un homme vulnérable et quand les Allemands l'ont interrogé, il a eu peur et a reconnu qu'il était bien Juif.

L'oncle Albert fut alors déporté, il n'est jamais revenu.

Tante Esther se réfugia à la campagne jusqu'à la fin de la guerre. Ensuite, elle se remaria avec un cousin de son mari défunt dont la femme était morte pendant la guerre en Pologne. Médecin dans l'armée anglaise, il décida de s'installer avec tante Esther en Tasmanie au sud de l'Australie où je pus par la suite leur rendre une fois visite.

Quant à nos parents, ils purent survivre en suivant des voies bien différentes.

Quelques récits de camp de ma mère

A Ravensbrück, ma mère s'était trouvée dans un block avec plusieurs Françaises dont Geneviève de Gaulle. Comme dans son enfance, ma mère avait appris aussi bien l'allemand que le polonais, puis le français, elle pouvait assurer la liaison entre les détenues des trois nationalités.

Elle essayait surtout de reconforter le Françaises qui s'adaptaient difficilement aux rigueurs du climat et à la vie pénible du camp. Un jour, les Allemands amenèrent un groupe de femmes de Marseille. Parmi elles une jeune fille aux boucles superbes. Quand on lui rasa la tête, elle hurla comme si on l'égorgeait.

Si certaines Françaises se révélaient ainsi très fragiles, en revanche, les Russes, bien organisées et solides, supportaient mieux leur détention. Beaucoup d'entre elles avaient pu s'arranger pour travailler dans les cuisines. Par ailleurs, souvent très robustes, elles pouvaient porter sans effort les seaux de soupe les plus lourds. En conséquence elles réussissaient dans l'ensemble à être un peu

mieux nourries que les autres. Leur moral ne s'en trouvait que renforcé, d'autant plus que chaque soir, l'une d'entre elles, une chanteuse-danseuse, se maquillait le visage avec du charbon de bois, puis chantait et dansait pour reconforter ses camarades.

Ma mère s'était liée d'amitié avec deux communistes allemandes employées à l'administration du camp. Un jour, celles-ci lui donnèrent un petit journal qui évoquait l'avancée des armées alliées et la situation désastreuse de l'Allemagne. Pour mettre les Françaises au courant de ces événements positifs, ma mère emporta le journal dans son block. Malheureusement, elle a été surprise par la kapo, et on l'a enfermée seule dans le "bunker", pendant deux jours et deux nuits. C'est un miracle qu'elle ait put sortir vivante de ce sinistre cachot!

Ma mère avait eu le choix de travailler dans une usine d'armement ou dans les champs. Elle ne voulait pas participer à la production d'armes pour les Allemands. Par ailleurs, elle redoutait les bombardements qui, bien sûr, visaient de préférence ce genre d'usines. Elle travailla donc dans la campagne où parfois elle réussissait à prendre quelques victuailles. Un jour, alors qu'elle ramassait des pommes de terre, elle fut surprise par un paysan. Elle pensa avec effroi qu'il allait la dénoncer. Pourtant il se contenta de marmonner: "Nous savons que vous avez faim."

En revanche, dans le camp même, une déportée, une marchande de légumes de Varsovie, qui avait reconnu ma mère, menaça de la dénoncer comme Juive. Elle convoitait un coussin que ma mère conservait précieusement. Le malheureux coussin fut le prix du chantage auquel ma mère dut céder.

Parmi les nombreuses Polonaises déportées, ma mère avait côtoyé des religieuses de différentes congrégations dont celle de la Famille de Marie qui nous avait cachées ma soeur et moi pendant si longtemps.

De nombreuses camarades de camp moururent d'épuisement, de faim ou de maladie, ou à la suite de coups, ou enfin de désespoir. Ma mère eut la chance de s'en sortir et aussi de retrouver mon père qui avait pu sauver sa vie d'une bien étrange façon.

Le salut de mon père: une étrange partie d'échecs avec la mort

Lorsqu'en mars 1944, les Allemands envahirent la Hongrie, ils organisèrent aussitôt et avec une redoutable efficacité les déportations vers les chambres à gaz d'Auschwitz des Juifs hongrois.

Mon père qui vivait alors en résidence surveillée à Budapest aurait dû partager cette sombre destinée, cependant le sort en décida autrement.



Lionel Jurek - 1939 - Olympiadas
en Argentina.

Pour échapper aux arrestations collectives qui menaient à la mort de façon inéluctable, il eût la curieuse idée de faire courir le bruit qu'il travaillait comme espion au service des Américains. Les Allemands mordirent à l'hameçon et l'arrêtèrent individuellement. Il fut conduit à la Gestapo pour subir des interrogatoires.

Quand il entra dans le bureau de l'officier chargé de l'interroger, il remarqua aussitôt un jeu d'échecs sur le rebord de la fenêtre. Il comprit que l'officier était joueur, et eut alors une nouvelle idée, il se présenta comme le frère de Paulin qui avait finalement réussi un peu avant la guerre à se faire connaître lors d'un championnat qu'il avait remporté. Mon père avait visé juste, l'officier avait entendu parler de Paulin et avait même admiré sa prouesse de champion. Aussi proposa-t-il à mon père de jouer avec lui une partie dont l'enjeu serait essentiel: si mon père gagnait, il ne serait pas déporté, mais s'il perdait ... Et mon père gagna.

Sur certaines enluminures de manuscrits médiévaux, l'on peut voir un chevalier jouer aux échecs avec la Mort squelettique. A Budapest en 1944, ce fut un Juif qui joua - et gagna - sa vie avec un officier de la Gestapo.

Beau joueur, cet officier cacha mon père. Chaque jour, il le retrouvait pour une nouvelle partie, mais alors pour le simple plaisir du jeu. Lorsque les troupes soviétiques entrèrent en Hongrie, l'officier dut quitter Budapest pour le front. Il conseilla à mon père de trouver une nouvelle cachette pour y attendre la fin de la guerre. Il aurait pu alors le livrer, il préféra une dernière fois lui sauver la vie.

JUIFS POLONAIS: TROIS MILLIONS DE MORTS

Lorsque la guerre s'acheva, les survivants découvrirent avec horreur l'anéantissement de la quasi totalité de leur communauté de Pologne: trois millions de morts, sur les trois millions et demi qu'elle comptait avant la guerre.

Mais les survivants avaient une tâche urgente à accomplir: reconstruire leur propre vie. Et pour cela, ils devaient faire face aux problèmes difficiles de l'après-guerre.

III^{ème} PARTIE

LA PERIODE INCERTAINE D'APRES-GUERRE

PRINTEMPS 1945 - PRINTEMPS 1946: REPRISE DE NOTRE VIE FAMILIALE A VARSOVIE

L'adaptation rapide de mon père

Mon père travaillait énormément et, la plupart du temps, il restait à l'hôtel Polonia. Il avait retrouvé son ancien chauffeur, Stanislas. Il avait déniché une vieille voiture allemande que Stanislas avait rénovée. Puis, tous deux s'étaient mis d'accord. Pendant que mon père était occupé à préparer ses plaidoiries ou à plaider, Stanislas faisait le taxi. Chacun y trouvait son avantage. Le chauffeur gagnait bien sa vie et mon père était servi quand il en avait besoin.

Par la suite, Stanislas devint chauffeur de Ministre de la Santé. Il reprocha à ce dernier de ne pas être un authentique communiste car beaucoup moins généreux et humain que son ancien patron bourgeois.

Mon père s'était rapidement adapté à cette nouvelle vie, alors que ma mère souffrait encore de bien des difficultés aussi bien sur le plan physiologique que sur le plan psychologique.

Une obsession de ma mère: la nourriture

Depuis sa sortie de camp, ma mère était devenue totalement obnubilée par la nourriture. C'était une véritable obsession.

Alors que d'autres rescapés avaient ramené d'Allemagne des objets précieux raflés dans les maisons abandonnées, elle s'était contentée de deux kilos de lard. Mais comme il avait fait très chaud lors de son retour en train, le lard avait ranci, et il sentait mauvais. Ma soeur et moi refusions d'en manger, ce qui rendait ma mère furieuse alors qu'elle s'était donné tant de mal pour transporter sa précieuse marchandise.

Toute notre nouvelle vie tournait autour de la nourriture. Mon père apportait l'argent, je faisais les courses et ma mère cuisinait. Toutes les conversations portaient sur ce que nous allions manger.

Les paysans des environs apportaient des poulets, des oeufs et de la crème de leurs fermes. Quant aux paysannes, elles vendaient des fraises, des framboises et des myrtilles qu'elles cueillaient dans les bois. Réjouie par cette abondance, ma mère nous gavait comme des oies.

Nous pensions avoir retrouvé définitivement la paix. Un incident devait pourtant bientôt venir la perturber.

Octobre 1945: un incident antisémite

En septembre 1945, ma soeur et moi avions enfin pu retourner à l'école. C'était une grande joie pour nous de partager une vie scolaire normale avec d'autres enfants.

Pour ma fête qui avait lieu le 17 octobre, j'invitais tous mes camarades de classe. L'un d'entre eux sonna à la porte, un bouquet de dahlias à la main, en disant: "Voici des fleurs, mais je n'entre pas dans une maison juive." Cette attitude me causa un tel choc! Comment, après tout ce qui s'était passé pendant la guerre, pouvait-on encore agir ainsi? Moi, je voulais ardemment aller vers "eux", mais "eux" ne voulaient pas de moi! Je décidai de ne plus remettre les pieds à l'école. Le lendemain, le prêtre chargé des cours de religion est venu chez nous pour minimiser l'incident et me convaincre de revenir sur ma décision. Cependant, je ne changeai pas d'avis.

A l'intérieur de moi, je pensais: "Puisque les "Polonais" ne veulent pas de moi, puisqu'ils ne me considèrent pas comme une de leurs bien que j'aie vécu dans un couvent sous l'influence du catholicisme, puisqu'à leurs yeux je reste une "Juive", une étrangère, eh bien, je dois retourner vers les Juifs et uniquement vers eux."

A partir de ce moment, ma mère et moi avons harcelé mon père pour quitter la Pologne toujours imprégnée d'antisémitisme. Mais mon père, lui, ne désirait pas partir. Pourtant la situation devenait alarmante.

Juin 1946: le pogrom de Kielce

Des incidents antisémites graves se multipliaient à travers le pays. Il arrivait même que la nuit, des trains soient arrêtés en pleine campagne et des Juifs assassinés parmi les voyageurs. Les Polonais craignaient peut-être que les Juifs ne cherchent à se venger des épreuves cruelles qu'ils avaient subies. En réalité, les Juifs meurtris ne songeaient qu'à rebâtir leur existence saccagée. Mais la vieille méfiance et la haine séculaire de beaucoup de Polonais n'étaient pas mortes malgré le presque total anéantissement de leurs compatriotes de "religion mosaïque"!

En juin 1946, à Kielce, petite ville située entre Varsovie et Cracovie, un enfant polonais disparut. Aussitôt le bruit se répandit qu'il avait été victime d'un crime rituel perpétré par des Juifs. Il fallait pourtant remonter loin dans le temps, jusqu'au Moyen Âge, pour trouver les racines chrétiennes d'une telle accusation. Les esprits s'échauffèrent et un véritable pogrom s'organisa: les victimes juives furent nombreuses. Deux ou trois soi-disant

meneurs furent arrêtés et exécutés à la suite d'un procès mené hâtivement, cependant l'affaire resta mystérieuse: pourquoi la police, présente sur les lieux, ou même l'armée, n'étaient-elles pas intervenues pour empêcher ce pogrom?

Cet événement engendra un profond traumatisme chez les rares survivants des persécutions nazies dont certains quittèrent alors la Pologne.

Nous-mêmes, dans notre maison de campagne, nous avions peur surtout quand notre père était absent. Une nuit, quelqu'un frappa à la porte, puis aux volets. Ma mère ne répondit pas et les visiteurs nocturnes se retirèrent. Néanmoins très effrayées par cette alerte, nous avons harcelé mon père de façon de plus en plus impérative pour quitter à notre tour la Pologne.

Curieusement, mon père ne répondait rien. Mais bientôt, il fit une rencontre qui se révéla déterminante pour ma soeur et moi-même.

Un rabbin britannique à Varsovie

Le Rabbin en chef de l'armée britannique est alors en effet arrivé à Varsovie, porteur d'un mandat de la Communauté juive de Londres désireuse d'accueillir une cinquantaine d'orphelins juifs de Pologne. Son séjour coïncida avec le pogrom sanglant de Kielce. Aussi l'ambassade d'Angleterre accepta-t-elle de délivrer une soixantaine de visas supplémentaires.

Il n'était pas facile de rassembler les enfants. Le rabbin demanda donc au portier de l'hôtel où il était descendu s'il connaissait quelqu'un qui pourrait l'introduire dans les couvents. Le portier le mit en rapport avec mon père. La première question que le Rabbin posa à mon père - en hébreu - fut: "Es-tu de mon peuple?" Puis la conversation s'engagea en français. Mon père donna divers renseignements à son interlocuteur puis lui demanda s'il voulait bien aussi nous emmener en Angleterre, ma soeur et moi. Le Rabbin accepta à condition que mon père nous trouve un "legal guardian". Mon père nomma alors la fille de Nahum Sokolow (un des leaders du sionisme), qui avait épousé en premières noces Stanislas Mendelssohn, un cousin de ma grand-mère paternelle. Remariée, cette femme vivait en Angleterre. C'est ainsi que quelques jours plus tard, ma soeur et moi pouvions quitter la Pologne.



Arrivée à Pontecorvo en Mars 1946 - De gauche à droite la mère
 Marguerite la fille

Voyage en bateau pour l'Angleterre

Mes parents nous conduisirent au port de Gdynia (Gdansk) où nous attendait un bateau suédois. Ma mère était très malheureuse de nous voir partir mais mon père lui promit que tous deux, ils nous rejoindraient par la suite.

Nous étions plus de cent dix enfants à embarquer. Le temps était instable, le bateau tanguait et je souffrais du mal de mer. Au cours d'une brève escale à Göteborg, une vieille dame, probablement envoyée par le Comité Juif de Suède, vint nous rendre visite à bord. Mais comme elle parlait suédois et nous polonais, la communication s'avéra presque impossible. Seuls quelques bribes d'allemand ou de français permirent de très brefs échanges.

Puis le bateau reprit la mer. Dans l'ensemble, les enfants se comportaient comme des sauvages. Tous avaient été cachés dans des couvents ou des familles ou bien directement dans les bois. Tous étaient traumatisés par des expériences douloureuses. Certains d'entre eux étaient devenus de véritables voyous. Et bientôt se produisit un incident qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques.

Dans le groupe se trouvaient un frère et une soeur de mère allemande et de père juif polonais. Ce dernier, qui avait fait la guerre dans l'armée anglaise, puis s'était installé en Angleterre, avait demandé au Rabbín de lui ramener ses enfants. Un jour, quelqu'un du groupe fit une remarque brutale: "Le garçon n'est pas circoncis, on va l'attraper, on va le tuer car il n'est pas Juif!" L'enfant, terrorisé, se sauva, poursuivi par une horde déchaînée. Il fallut l'intervention énergique du Rabbín pour rétablir le calme.

Arrivée à Londres

Bientôt, nous sommes arrivés à Londres où nous attendaient de nombreux responsables de la Communauté Juive. Certains d'entre nous ont été immédiatement accueillis par des membres de leur famille, ou par des personnes qui n'avaient pas d'enfants, ou dont les enfants avaient disparu pendant la guerre. Quant au reste du groupe, dont nous faisons partie ma soeur et moi, il fut dirigé vers une maison communautaire située en pleine ville.

Encore une nouvelle tranche de vie commençait, elle allait durer presque trois longues années.

PRINTEMPS 1946 - PRINTEMPS 1949: MES TROIS ANNEES A LONDRES.

Un début de séjour agréable

Notre nouvelle vie débuta sous des auspices agréables. Nous jouissions alors d'un peu de liberté. Des Juifs dont la famille avait péri en Pologne nous rendaient visite et nous donnaient un peu d'argent. Nous pouvions ainsi nous rendre en bande dans les cinémas d'Oxford Street. Mais comme nous ne comprenions rien, nous parlions entre nous en polonais et parfois nous poussions des cris de sauvages. Nous étions très mal élevés et choquions les Anglais.

Quand le printemps s'est enfin manifesté, nous sommes allés ramer sur le lac de Regent Park, ce qui nous plaisait énormément.

Tout semblait bien se présenter pour nous, mais brutalement nous fûmes confrontés à des problèmes religieux particuliers.

Les exigences des "Juifs orthodoxes". Notre révolte.

Lorsque nous avons quitté la Pologne, nous ne savions pas que le Rabbin qui nous prenait en charge faisait partie d'une communauté orthodoxe particulièrement rigoriste. Et très vite cette communauté nous imposa des exigences dont nous ne comprenions pas les fondements.

Bien sûr, je savais par expérience que la religion catholique avait aussi ses dogmes et ses rites. Mais le "formes" adoptées en Pologne m'avaient toujours semblé attrayantes. La chapelle du couvent, très bien entretenue, était toujours magnifiquement fleurie. L'atmosphère y était recueillie et je m'y sentais bien. Je connaissais les prières et j'aimais les réciter. Par ailleurs, je m'étais attachée aux religieuses, et la Supérieure m'en avait toujours imposé par son autorité sereine et sa foi réconfortante.

A Londres, on voulait tout à coup nous imposer de nouvelles croyances sans rien nous expliquer. L'histoire du judaïsme me restait étrangère. Je ne comprenais pas un mot d'hébreu et le sens des prières m'échappait totalement. Il en était de même pour les autres enfants autour de moi. Pour les fêtes de Pessah, on nous emmena à la Synagogue voisine. Les garçons reçurent une kippa et on nous exhorta à prier mais en vain. Nous avions tous été trop coupés de nos racines.

Une véritable hostilité s'est alors développée à l'encontre de nos responsables. Nous nous moquions souvent d'eux et ne faisons aucun effort pour les comprendre. Il est vrai qu'ils nous imposaient des règles beaucoup trop strictes.

Nous devions, par exemple, impérativement manger kasher. Or un jour, l'Ambassadeur de Pologne qui connaissait bien mes parents, nous apporta quelques spécialités polonaises dont un saucisson. Quand les responsables le découvrirent, ils le brûlèrent aussitôt.

Ma soeur et moi étions révoltées par tant de sévérité. Cependant il nous restait encore à découvrir une règle particulière bien choquante pour notre point de vue féminin.

Tête rasée et perruque.

A un moment donné, nous avons toutes deux dû quitter la maison communautaire, sans doute à cause d'un manque de place. On nous logea en conséquence dans une famille qui se révéla tout aussi orthodoxe que nos responsables.

Selon la règle traditionnelle imposée aux femmes mariées, la maîtresse de maison avait la tête rasée et portait une perruque. Cette découverte nous horrifia. Il est vrai que dans notre enfance, ma mère ne nous avait toujours donné que des explications rationnelles - donc réductrices - de certaines coutumes juives ou de rites. Cependant même si nous n'avions pas été marquées par les raisonnements maternels, nous aurions été, je crois, en tout état de cause révoltées par cette atteinte à la beauté féminine.

Puis nous nous sommes de nouveau retrouvées avec nos camarades dans une nouvelle et belle maison communautaire entourée d'un grand jardin. Ballottées par ces changements d'habitation, nous avions cependant un point fixe: l'école.

Une école juive jusqu'au bac.

Nous suivions des cours dans une école juive traditionnelle fréquentée par des enfants d'origine anglaise. Nous ne pouvions guère nous entendre avec eux. Ils nous paraissaient complètement stupides. Ils n'avaient rien connu d'exceptionnel, rien vécu, et ne s'intéressaient qu'à leur petit monde protégé. Nous restions donc entre nous, qui étions venus de Pologne, et nous parlions polonais. Nous n'avions aucun contact avec des familles anglaises. Dans ces conditions, il nous était bien difficile d'apprendre la langue de notre pays d'accueil! Peu à peu cependant, nous avons commencé à faire quelques progrès.

Par ailleurs, je suivais des cours de français et d'histoire avec un certain plaisir; en revanche je rencontrais énormément de difficultés en mathématiques. Pourtant, au bout de deux années, je réussis l'examen final, soit l'équivalent du "bac". Et j'ai pu alors, enfin, quitter l'école juive ainsi que la maison communautaire.

Bref passage dans un foyer juif de jeunes filles.

Ma soeur et moi avons alors été accueillies dans un foyer de jeunes filles subventionné par un philanthrope Juif et dirigé par une redoutable matrone d'origine juive allemande.

Nous devions faire notre lit, laver la vaisselle et participer au ménage. Ma soeur qui étudiait encore dans le secondaire ne voulait pas se plier à cette discipline supplémentaire. Mais la directrice n'entendait pas céder et la brimait sévèrement. Aussi ma soeur se rendit-elle auprès de l'assistante sociale du Comité Juif pour lui demander une place dans un autre foyer.

De mon côté, je ne supportais pas l'interdiction de sortir le soir. J'avais dix-huit ans et je désirais me distraire. Je décidai donc à mon tour de partir.

La réconciliation des ennemis dans un foyer quaker.

J'avais eu la chance d'obtenir une bourse pour continuer mes études. Je n'avais cependant pas beaucoup d'argent lorsque je me suis présentée dans un foyer dirigé par une femme quaker. Celle-ci accepta de me recevoir au pair à condition que je partage ma chambre avec une Allemande. En effet, selon une perspective humanitaire, elle estimait que chacun devait se réconcilier avec ses ennemis. C'est ainsi que déjà elle logeait dans la même chambre des Indiennes et des Pakistanaïses dont les pays se combattaient.

Pressée par la nécessité, j'acceptai donc cette condition et je me retrouvai installée avec une Allemande, Anne-Lise, fille de pasteur qui préparait une thèse sur le poète anglais Keats. Nous discussions très souvent ensemble. Par ailleurs, je procédais à une application bien particulière du principe de réconciliation prôné par la directrice du foyer. Chaque soir en effet, avant de nous coucher, j'obligeais la jeune Allemande à répéter: "I am aware of the guilt of my people" - "Je suis consciente de la culpabilité de mon peuple." Elle était très grande, et moi, la Juive, très petite. Pourtant jamais je ne la laissais s'endormir sans qu'elle ait prononcé cet aveu!

J'avais commencé des études d'économie politique et de droit avec l'intention de me présenter au concours d'entrée de la London School of Economy. J'aurais dû me sentir satisfaite. Mais dans le foyer quaker, j'étais vraiment mal à l'aise. On y parlait toujours très correctement, on y marchait sur la pointe des pieds, on ne faisait aucun bruit, et personne n'exprimait ses sentiments. Cette attitude, en réalité très répandue en Angleterre, je ne pouvais ni la comprendre, ni l'admettre.

Inadaptation à l'Angleterre

Dans cette période d'après-guerre, les Anglais se comportaient avec beaucoup de dignité et de self-control. Ils étaient honnêtes et droits. Je les admirais beaucoup et je les admire toujours. Mais décidément je ne les comprenais pas. Je me sentais trop différente et ne pouvais m'adapter à leur comportement.

Pour Noël 1947, j'avais trouvé un petit job d'étudiante à la poste. Une jeune fille d'excellente famille qui travaillait avec moi m'invita à une réception chez elle. Je m'y rendais avec plaisir, pourtant ce fut un désastre. Je fis part de mon malaise à la maîtresse de maison qui me répondit que ma façon d'être faisait peur. J'étais trop directe, trop passionnée et impatiente de savoir ce que les autres pensaient ou ressentaient. It was so shocking!

Après cette brève interruption, je repris mes cours que je préparais à la bibliothèque de Senate House. Chaque jour, je déjeunais au restaurant universitaire voisin. Je n'aimais pas y manger seule, pourtant il s'avérait impossible d'établir le moindre contact. Si je demandais qu'on me passe le sel ou la carafe d'eau, on me les passait, mais c'était tout.

Je souffrais beaucoup de cette situation et j'imaginais qu'en France l'assimilation était plus facile.

Vacances d'été 1948: À Paris.

Je désirais tellement connaître le pays où j'étais née mais que j'avais quitté encore bébé en 1930. Ainsi dix-huit ans plus tard, je revenais à Paris où ma tante m'accueillit pour l'été. Je visitai Notre Dame, montai à la Tour Eiffel, je prenais des photos et j'étais pleine d'enthousiasme.

Après ces belles vacances, je retournai en Angleterre. Mais désormais je savais que je n'y resterais plus longtemps.

Automne 1948 - printemps 1949 - Dernière année en Angleterre.

De l'année universitaire 1948-1949, je n'ai guère de souvenir. J'étais surtout préoccupée par mon projet de regagner la France. Je pensais que j'allais enfin laisser derrière moi les années de guerre et d'immédiat après-guerre. J'aspirais enfin à vivre ...



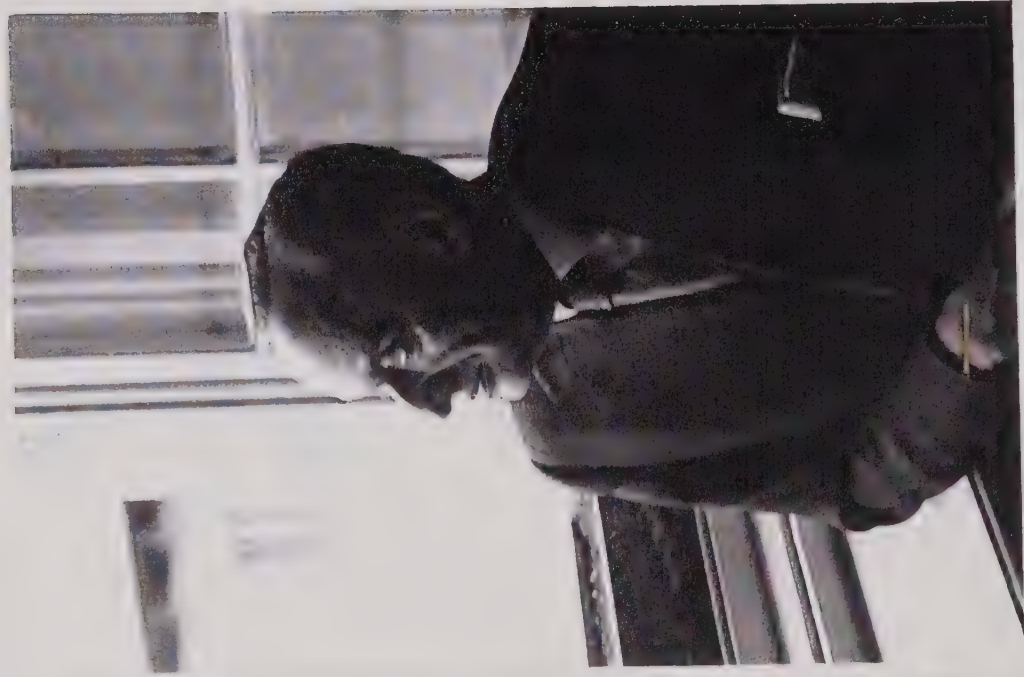
Cena biletu
3,36

Na wszystkie linie
tramwajowe, trolleyb.
od Nr 100 do Nr 199



podpis posiadacza biletu

r 250509
Warszawa
64360339
6
zł 36,-
Nr 250509
zł 36,-



Roman Frydman. Muzeum
a Varsovia 1961 do 1963

Mon. foto.



Ja to widziałam i widzę -



